QUARTIER L!BRE élu MEILLEUR JOURNAL ÉTUDIANT universitaire québécois 2013

QUARTIER L!BRE

Vol. 21 • numéro 10
29 janvier 2014
www.quartierlibre.ca

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL • QUARTIERLIBRE.CA

SOCIÉTÉ

Saint-Cellulaire

DOSSIER
pages 14-15

CULTURE

De l'art dans ton salon

page 18

CAMPUS

Les cerbères des Carabins

page 10

De Montréal à Oxford

L'étudiant à la maîtrise en philosophie à l'UdeM Simon-Pierre Chevarie-Cossette étudiera, à partir de septembre 2014, à l'Université d'Oxford en Angleterre grâce à son parcours scolaire et son engament social. À 23 ans, il vient d'obtenir la très sélective et prestigieuse bourse Rhodes.

La bourse Rhodes permet à ses récipiendaires d'effectuer deux ou trois ans d'études à l'Université d'Oxford en Angleterre tous frais payés, y compris les droits de scolarité et les moyens de subsistance.

« Simon-Pierre est une personne dévouée, à la fois envers les autres et envers son travail, affirme le professeur au Département de philosophie de l'UdeM Christian Nadeau. *Je le décrirais comme une personne généreuse, tant sur le plan humain qu'intellectuel. »*

Il a déjà cinq ans d'engagement communautaire derrière lui. C'est d'ailleurs ce qui l'a poussé à demander la bourse Rhodes, laquelle lui permettra de décrocher un doctorat sans recourir au dispositif de prêts.

« Peu importe la qualité de l'Université d'Oxford, je resterai toujours très attaché à notre belle institution sur la montagne. »

SIMON-PIERRE CHEVARIE-COSSETTE
Étudiant à la maîtrise en philosophie à l'UdeM

Simon-Pierre Chevarie-Cossette va pouvoir se concentrer sur son doctorat sans être préoccupé par l'endettement.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Son engagement communautaire a débuté au Collège Frontière de Montréal, un organisme d'alphabétisation. Au nom de cette association, M. Chavarie-Cossette participe au recrutement des étudiants bénévoles à l'UdeM. *« Chaque année, il nous aide à trouver les 120 bénévoles qu'on recrute à l'UdeM,* reconnait la gestionnaire du Québec au Collège Frontière, Mélanie Valcin. *Avec une collègue, il se promène dans les quartiers les plus défavorisés de Montréal pour dissuader les jeunes de décrocher de l'école. »*

Outre son engagement communautaire au Collège Frontière, cet étudiant s'investit dans la vie étudiante à l'UdeM. En 2012, il était président de l'Association des étudiants du département de philosophie de l'UdeM (AÉDPUM). Cette année, il est coordonnateur des cycles supérieurs de cette association.

La qualité de son dossier lui a permis de figurer parmi les onze Canadiens, dont deux sont originaires du Québec, choisis récemment pour aller étudier à Oxford dès l'automne 2014.

Un rêve devenu réalité

La bourse Rhodes permettra à cet étudiant du Département de philosophie de l'UdeM de réaliser un rêve qui lui est cher : faire un doctorat sans s'endetter. *« Obtenir un doctorat en philosophie sans financement constitue une entreprise de taille,* indique M. Chevarie-Cossette. *Je ne voulais pas avoir à emprunter. »* Il affirme qu'il avait présenté une demande pour la bourse Rhodes et pour d'autres fonds de recherche pour entreprendre son doctorat.

Pour cet étudiant, une bourse constitue à la fois une reconnaissance et le moyen de mener ses études à terme. *« La recherche, qui est une forme de travail, se conjugue difficilement avec un travail rémunéré à temps plein hors de l'institution »,* confesse-t-il.

En plus, Simon-Pierre voulait bénéficier, comme à l'UdeM, d'un cadre d'études et d'un corps professoral de qualité. *« Vous vous douterez bien que c'est le genre d'endroit où l'on peut rêver d'étudier pour sa beauté architecturale, son excellent corps professoral et son indépendance universitaire »,* indique-t-il.

Malgré la distance qui le séparera de l'UdeM à partir d'octobre 2014, Simon-Pierre gardera un lien avec l'Université. *« Peu importe la qualité de l'Université d'Oxford, je resterai toujours très attaché à notre belle institution sur la montagne »,* souligne-t-il.

Chaque année, la bourse Rhodes permet à 83 jeunes chercheurs provenant des quatre coins du monde d'aller étudier à l'Université d'Oxford.

ANSOU KINTY

RHODES EN BREF

Fondée en 1903 conformément à la volonté de Cecil Rhodes, magnat du diamant.

QUI PEUT PARTICIPER :
Les jeunes chercheurs des zones géographiques suivantes : Afrique du Sud, Allemagne, Australie, Bermudes, Botswana, Canada, les îles anglophones des Caraïbes, États-Unis, Hong Kong, Inde, Jamaïque, Kenya, Lesotho, Malawi, Namibie, Nouvelle-Zélande, Pakistan, Swaziland, Zambie, Zimbabwe.

CRITÈRES DE SÉLECTION :
- Un excellent parcours scolaire
- Un fort engagement dans sa communauté

COMBIEN DE LAURÉATS :
- À l'échelle internationale : **83**
- Au Canada : **11**
- Au Québec : **2**

ANCIENS RÉCIPIENDAIRES

ROGER GAUDRY : premier recteur laïc de l'UdeM de 1965 à 1975
BILL CLINTON : président des États-Unis de 1993 à 2001
CLARENCE CAMPBELL : président de la Ligue nationale de hockey de 1946 à 1977
GUY L. CÔTÉ : fondateur de la Cinémathèque québécoise
TONY ABBOTT : premier ministre d'Australie depuis 2013
WESLEY CLARK : commandant en chef des forces de l'OTAN de 1997 à 2001
REX MURPHY : commentateur politique canadien
BOB RAE : premier ministre de l'Ontario de 1990 à 1995
JAMES WOOLSEY : directeur de la CIA de 1993 à 1995

OPINION

Réagissez aux articles !

Écrivez un court texte de 3 000 caractères ou moins qui traite de l'université ou des étudiants.

Nous nous ferons un plaisir de vous publier.

Envoyez à :
redac@quartierlibre.ca

ÉDITO

Étudiants érudits

Seulement 10 % des diplômés de premier cycle à l'UdeM le sont grâce à un baccalauréat par cumul qui combine mineure, majeure ou certificats (p. 17). C'est une proportion très peu élevée des étudiants qui choisissent ce parcours plus « humaniste » associé avec la mission ancienne des universités.

Cela démontre bien que l'université d'aujourd'hui est de plus en plus axée sur le marché du travail. On ne souhaite plus former des intellectuels, mais plutôt des travailleurs spécialisés qui seront capables d'exercer un emploi dès l'obtention de leur diplôme.

Cette surspécialisation des diplômes a pourtant un effet néfaste sur certaines structures de programme qui sont remplies de cours plus ou moins futiles qui servent à atteindre le total de 90 crédits. Plutôt que d'offrir dans chaque baccalauréat des cours techniques sur la maîtrise de logiciels ou encore sur l'orientation post-diplôme, ne devrait-on pas, à l'instar de la majorité des universités anglo-saxonnes de la planète, encourager l'ouverture intellectuelle des étudiants en les obligeant à suivre des cours de baccalauréat dans deux disciplines bien distinctes ?

ILLUSTRATION : MÉLAINE JOLY

Mais bien sûr, les entreprises préfèrent de loin que les étudiants apprennent à maîtriser les logiciels avant d'arriver dans leur compagnie et qu'ils aient des connaissances très pointues afin de devoir les former le moins longtemps possible. Les entreprises ont donc mis entre les mains des universités le devoir de formation de leurs employés. C'est ce qu'on appelle l'arrimage au marché et qui est souvent décrit comme bénéfique puisqu'il réduit le temps d'adaptation des jeunes travailleurs à leur milieu de travail.

Preuve de cet arrimage au marché du travail (ou peut-être simplement d'un monde changeant) ; la seule Faculté d'art appliqué de l'UdeM, la Faculté de musique, offre depuis l'automne dernier un baccalauréat spécialisé en musiques numériques (p. 20). Ce programme d'abord issu d'une mineure est celui, au sein de cette Faculté, qui répond le mieux aux besoins du marché en terme de musique. On y forme ainsi des musiciens technologues capables d'opérer des logiciels, de faire du montage sonore ou d'enregistrer dans un studio. Même si le programme comporte une bonne dose de créativité, il n'en demeure pas moins qu'il s'est modelé aux besoins des maisons de productions de jeux vidéo et de films afin de leur offrir des ouvriers qualifiés.

Cette tendance à la spécialisation des disciplines universitaires peut aussi créer des problèmes au niveau des ouvrages de référence. Certains professeurs enseignent des matières si pointues qu'ils sont parfois les seuls à avoir rédigé de la littérature en français dans ce domaine. Ils sont donc contraints d'imposer leurs écrits comme livre obligatoire (p. 4). Mais parfois, certains professeurs abusent et prescrivent leur œuvre même si le sujet du livre est plutôt éloigné de celui du cours ou que d'autres littératures existent.

Plusieurs étudiants jugent pertinent d'avoir un accès à un livre qui colle à la matière enseignée, et surtout, à ce qui sera sujet à évaluation. Cette manière de penser est assez utilitariste. Pour ma part, je juge qu'un professeur doit être en mesure de transmettre la matière sans s'appuyer constamment sur ses ouvrages. De plus, plutôt que d'ouvrir l'horizon des étudiants dans une discipline, la littérature obligatoire sert dans ce cas-ci à faire passer l'examen.

Avec un emploi du temps bien rempli, il est normal de penser d'abord à l'examen et non à sa culture générale. Tout comme il est noble de la part de plusieurs de vouloir se préparer au marché du travail. Toutefois, les universités se distancent énormément de leur rôle premier, car les étudiants ne sont pas encouragés autant qu'ils le devraient à se cultiver et à développer des connaissances dans plusieurs domaines.

Pourtant, peut-on les blâmer ? Ils ont bien souvent un horaire surchargé qui laisse bien peu de temps pour les lectures secondaires et pour devenir de vrais érudits.

DOMINIQUE CAMBRON-GOULET

PROCHAINES RÉUNIONS DE PRODUCTION : les mercredis 29 janvier et 12 février à 17 heures au local B-1274-6 du Pavillon 3200 Jean-Brillant.

QUARTIER L!BRE

RÉDACTEUR EN CHEF
Dominique Cambron-Goulet
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE
CAMPUS
Coraline Mathon
campus@quartierlibre.ca
SOCIÉTÉ
Ludivine Maggi
societe@quartierlibre.ca
CULTURE
Camille Dufétel
culture@quartierlibre.ca

PHOTOS DE LA UNE
Adil Boukind
Arthur Juchereau

JOURNALISTES
Jacaudrey Charbonneau, Anastassia Depauld, Amélie Gamache, Charles-Antoine Gosselin, Ethel Gutierrez, Marie-Ève Jarry, Arthur Juchereau, Ansou Kinty, Katy Larouche, Coralie Mensa, Michelle Paquet, Rodolphe Parent, Wildinette Paul, Caroline Poliquin, Marius Rivière, Tahia Wan

PHOTOGRAPHE
Adil Boukind
contact@adilboukind.com
CORRECTEURS
Isabelle Chartier
Simon Roy
Juliette Tirard-Collet

ILLUSTRATEURS
Mélaine Joly
Navid Moghaddam
DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse • Zirval design
PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com
IMPRESSION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 6 000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8
Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE TOMBÉE
3 février 2014
PROCHAINE PARUTION
12 février 2014

Lectures mercantiles

La lecture du plan de cours est l'un des multiples rituels de l'étudiant. Que ce soit pour stimuler les ventes ou par souci d'offrir un ouvrage de référence calqué sur la matière du cours, certains professeurs imposent leur propre ouvrage en lecture obligatoire. Un débat qui ne fait pas l'unanimité tant chez les étudiants qu'au sein du corps professoral.

ILLUSTRATION : MÉLAINE JOLY

« Il n'existe aucune règlementation de l'Université ou des Départements concernant le choix des livres à prescrire en lecture obligatoire, explique le directeur du Département de science politique à l'UdeM, Éric Montpetit. *Il s'agit d'un choix qui repose uniquement et entièrement sur le professeur ou le chargé de cours. »*

Le professeur de science politique Alain Noël suggère pour la première fois cette session un de ses livres pour le cours POL1000 - Analyse politique: théories et concepts. *« J'aurais pu faire d'autres choix, mais je juge que ce livre reflète très bien la matière enseignée,* se défend-il. *C'est certain que peu importe la sélection que je fais, il y a de l'arbitrage, et donc tout peut être considéré comme biaisé. »*

« Souvent ces professeurs-là ne cherchent pas de sources externes alors on a seulement à lire le livre chez nous ! »

DORIANNE TIFO-LAJEUNESSE
Étudiante au baccalauréat en science politique

La majorité des enseignants s'entendent d'ailleurs sur l'importance de diversifier les auteurs par souci de couvrir différents points de vue et perspectives. *« La plupart des étudiants apprécient avoir un ouvrage de référence sur lequel ils peuvent se baser en cas de doute ou pour apporter certaines précisions à ce qui a été vu en classe »,* affirme M. Noël.

Selon M. Montpetit, les professeurs ne font pas ce choix pour s'enrichir. *« Je ne suis pas certain, mais ils doivent toucher environ entre 1 $ et 1,50 $ par exemplaire vendu,* explique-t-il. *Ce qui totalise donc une somme annuelle assez minime. »*

La titulaire de la Chaire de recherche du Canada en éthique et en métaéthique et professeure au Département de philosophie de l'UdeM Christine Tappolet avance que l'occurrence des auteurs enseignants ne perturbe pas l'éthique. *« Je n'y vois pas de problème moral »,* estime Mme Tappolet. Il y a quelques exceptions qui souhaitent faire mousser leurs ventes, mais au-delà de ces cas rarissimes, Mme Tappolet ne voit aucune raison de s'objecter à cette pratique, bien qu'elle n'y adhère pas elle-même. *« Je ne donne pas vraiment des articles de ma plume à mes étudiants,* affirme-t-elle. *Non pas par raison éthique, mais bien parce que ça m'ennuie. J'aime travailler et commenter de nouvelles choses. Je parle de mes thèses en classe, mais sans plus. »*

Au sein des étudiants également, les points de vue sont plutôt partagés. *« Il s'agit d'une situation assez récurrente en droit et je trouve ça souvent très pertinent,* raconte l'étudiante en droit Sandrine Bédard. *Je n'ai jamais vu de cas d'abus et de toute façon, connaissant ce que les droits d'auteurs représentent aujourd'hui, ce n'est pas avec la vente de livres qu'ils vont s'enrichir. »*

Certains enseignants demeurent spécialistes dans des domaines précis et hermétiques. Leur expertise peut donc devenir inévitable, surtout si le cours couvre une matière pointue et peu documentée. *« J'ai des collègues qui écrivent des ouvrages d'introduction pour des cours du premier cycle sur des sujets bien précis,* analyse Mme Tappolet. *Je pense donc que dans ces cas-là, c'est très naturel de l'utiliser comme outil de base. »*

La pertinence des ouvrages recommandés par l'enseignant demeure toutefois contestée dans certains cours. *« Je trouve ça plate parce que ça ne nous donne pas envie d'assister au cours,* déplore l'étudiante au baccalauréat en science politique Dorianne Tifo-Lajeunesse. *Souvent ces professeurs-là ne cherchent pas de sources externes alors on a seulement à lire le livre chez nous ! »*

La difficulté, dans certains domaines, de fournir des textes en français est une réalité très présente, particulièrement à l'UdeM, ce qui justifierait le choix de certains ouvrages. *« On essaie le moins possible de donner des lectures obligatoires en anglais, surtout au premier cycle,* explique M. Montpetit. *Certains enseignants vont donc choisir, après quelques années de plaintes ou à la suite d'une demande précise, d'écrire leur propre recueil ou manuel d'enseignement. »*

Les directions de départements n'estiment pas pertinent pour l'instant d'interdire aux professeurs de proposer leurs ouvrages et restent vigilantes, tout en faisant confiance à leurs enseignants.

JACAUDREY CHARBONNEAU

Double Pizza.ca
(514) 343•0•343
Double Pizza
Fièrement Québécois depuis 1991
10% de RABAIS sur présentation de votre carte étudiante!
Sur tout achat de plus de 20$
Fier partenaire des CARABINS
5002 Chemin Queen Mary
SNOWDON

***Quartier Libre* se met, le temps d'une journée, dans la peau d'un acteur de la communauté universitaire de l'UdeM.**

L'art de gérer son temps

Il y a seulement 24 heures dans une journée et nombreux sont les étudiants qui doivent jongler entre leurs études et un emploi à temps partiel. Pour l'étudiante au certificat en journalisme Sarah Laou, le rôle de mère s'ajoute à son organisation quotidienne. Son plus gros défi est de réussir ses cours tout en travaillant à son compte et en s'occupant de Loane, 2 ans et demi et Jaime, 5 mois et demi.

Tout commence à 6 h 30, quand le plus jeune se réveille. Pendant que son mari se prépare pour aller travailler, Sarah donne le biberon à Jaime. Par la suite, elle prépare Loane pour la journée, l'habille, la fait déjeuner, et son conjoint Stéphane emmène la petite à la garderie avant d'aller travailler. Sarah, elle, reste à la maison. *« Les lundis, j'en profite pour faire la nourriture pour la semaine*, explique Sarah. *Il y a le bébé qu'il faut nourrir toutes les 3 heures. Par la suite, vers les 11 h 30, j'essaie de m'avancer dans mes contrats, et maintenant, j'ai des devoirs en plus. »*

Lorsque les températures avoisinent les -20°C, la jeune maman préfère rester avec ses enfants plutôt que d'amener sa fille à la garderie.

PHOTOS : ARTHUR JUCHEREAU

Passé 15 h 30, la jeune maman habille son fils pour aller chercher la grande sœur à la garderie. De retour à la maison, c'est le temps du goûter pour Loane. Sarah profite de l'heure qui suit pour passer du temps avec sa fille. *« C'est à nouveau le temps de nourrir Jaime, et après c'est Loane qui prend son bain*, raconte l'étudiante. *Quand j'ai cours, en général, mon conjoint arrive vers 17 h 30 ou 18 h 00 et c'est lui qui s'occupe de donner le bain à la petite. Personnellement, je pars à 18 h 40 environ, car on habite vraiment proche de l'école, ce qui est bien. »* Quand Sarah rentre, il est 22 h 00 et elle peut manger avec son conjoint. *« On se raconte notre journée ou on écoute un film, on essaie de passer du temps ensemble »*, ajoute-t-elle.

Cet emploi du temps très chargé n'est pas sans conséquences, puisque les soirs où elle se couche tard ne sont pas rares, ce qui joue sur sa fréquentation scolaire. *« Je n'ai pas pu assister à la moitié du cours de samedi dernier, car je devais terminer un projet créatif pour un client et mon fils s'était réveillé plusieurs fois dans la nuit*, raconte l'étudiante. *Je manquais sérieusement de sommeil et le rythme est parfois plus difficile. »*

Sarah utilise quelques fois le dessin animé Pocahantas pour divertir sa fille et pouvoir se mettre au travail.

Gestion du temps

Le choix de cours de l'étudiante devait absolument prendre en compte les besoins de sa famille. *« Au moment de l'inscription, j'ai hésité, car j'ai vu que c'était à tous les jours*, se souvient l'étudiante. *Particulièrement au moment du coucher, où il y a beaucoup à faire : je ne pouvais pas laisser mon conjoint en charge des enfants tous les soirs pour aller à mes cours. »* Sarah insiste sur le fait qu'elle ne peut pas tout faire et que c'est pour cela qu'elle a décidé de ne pas prendre plus de trois cours.

La fin de semaine, la situation est d'autant plus compliquée que l'étudiante participe entre autres à un cours du samedi qui s'étale sur toute la journée. Cependant, les enfants aussi ont leurs activités. *« Ma fille fait de la danse le samedi, du coup mon conjoint est obligé de l'emmener à son cours et de s'occuper des deux enfants à la fois. »*

Le moindre changement de dernière minute à son horaire demande un remaniement complet de sa journée. *« Si je dois m'absenter, je l'appelle, lui il vérifie avec son boulot, il me rappelle et je dois reconfirmer tous mes rendez-vous,* expose Sarah. *Heureusement, comme mon mari est consultant, il décide lui-même de son horaire. »*

D'un continent à l'autre

Originaire de France, Sarah est arrivée à Montréal en juillet 2013. Alors enceinte de sept mois et demi, elle suivait son conjoint Stéphane, nouvellement embauché comme cadre dans une entreprise privée. À son arrivée au Québec, elle ouvre rapidement une petite boîte de graphisme qu'elle gère seule.

La présence de la famille pour l'aider au quotidien et une vie active de jeune adulte sont les éléments qui lui manquent le plus. *« À Paris, dès qu'on voulait sortir le weekend, on envoyait la petite chez ses cousins, et en semaine, c'était ma mère,* relate l'étudiante. *Du coup, on n'avait pas besoin de couper sur nos emplois du temps et on avait une vie à nous. »* Avec les études qui se sont ajoutées récemment à son emploi du temps, l'horaire de Sarah est de plus en plus serré et par conséquent, elle doit pouvoir compter sur son conjoint quotidiennement.

MARIE-ÈVE JARRY

L'UdeM se fait vieille

En 2007, le nouveau plan directeur de l'UdeM établissait que dix des bâtiments de l'Université étaient dans un état de vétusté technique ou fonctionnelle jugé médiocre. Sept ans plus tard, des rénovations majeures ont été faites aux pavillons Roger-Gaudry et 3200, Jean-Brillant, mais d'autres bâtiments semblent être tombés dans l'oubli.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Certains locaux ont entièrement été mis à neuf alors que d'autres se détériorent et reste en attente.

PHOTO : DOMINIQUE CAMBRON-GOULET

« L'*urgence, la nécessité et les impacts des travaux faisaient partie des éléments prioritaires de la liste »,* informe le porte-parole de l'UdeM, Mathieu Filion. Une totalité de 1 500 projets ont été répertoriés. Certains travaux ont déjà été effectués ces dernières années. *« Je ne peux pas tout détailler, mais plusieurs gros travaux ont eu lieu,* mentionne Mathieu Filion. *La réparation de la maçonnerie au pavillon Roger-Gaudry, la rénovation des amphithéâtres au 3200, Jean-Brillant et la réparation des toilettes du pavillon Marie-Victorin. »*

De nombreux facteurs inluencent le choix des bâtiments à rénover. Ceux-ci sont intégrés dans une matrice qui permet de déterminer l'ordre de priorité des rénovations tout en prenant en compte la fréquentation des infrastructures. *« Nos objectifs d'intervention ont été établis en fonction de deux critères importants*, explique la directrice de la division des opérations de la Direction des immeubles de l'UdeM, Johanne Malo. *L'impact sur les personnes et l'impact sur la capacité à rendre un service – dans le cas de l'UdeM, l'enseignement – n'ont pas été négligés. »*

Même si les critères de priorité ne sont pas prédéfinis, il y a tout de même une corrélation entre l'âge du bâtiment et sa vétusté. *« Plus le bâtiment est vieux, plus il nécessitera de réparations,* remarque M. Filion. *C'est le cas du pavillon Roger Gaudry, qui a 80 ans. »*

L'UdeM n'est pas seule

Aucune réponse sur le nombre exact de travaux effectués, ni sur la vétusté actuelle des bâtiments n'a été fournie par l'Université. La Direction des immeubles ne nous a également pas donné les raisons pour lesquelles certains pavillons, qui étaient dans un état de vétusté avancé lors de l'étude, ne sont toujours pas en travaux.

L'UdeM n'est pas la seule institution à subir les conséquences du vieillissement de son parc immobilier. Le pavillon Strathcona, qui abrite le Département de géographie, appartient à la Commission scolaire Marguerite-Bourgeois et se trouve dans un état lamentable si l'on se fie à un rapport de la Direction de la santé publique paru au début de 2013.

Toutefois, l'Université juge que ses immeubles ne sont pas en mauvais état. *« L'UdeM ne se trouve pas dans la même situation que les écoles de la CSDM »,* explique M. Filion. Rappelons que grâce à la Loi sur l'accès à l'information, Radio-Canada a pu consulter une liste qui comprend près de 82 écoles de la Commission scolaire de la Ville de Montréal (CSDM) qui sont dans un état de vétusté si avancé qu'elles vont avoir besoin de travaux majeurs ou devront être démolies.

Les étudiants, quant à eux, trouvent que leur Université a un parc immobilier acceptable. *« C'est sûr que l'UdeM a besoin de rénovations si on la compare à HEC, et qu'elle est un peu sale,* soulève l'étudiante en psychologie Marie Lhuissier. *Mais ça ne me dérange pas en soi. Elle est fonctionnelle. »*

Toutefois, il y a toujours place à l'amélioration. *« Les bâtiments de l'UdeM sont très bien, mais si l'Université pouvait en faire davantage, ça serait génial »,* témoigne l'étudiant à la maîtrise en sciences économiques Sekou Kaba.

Les Udemiens devront pourtant être patients, puisque pour l'instant la priorité est de maintenir le parc immobilier de l'Université. *« Les projets sont effectués de manière indépendante et ponctuelle,* confirme Mme Malot. *Tous les travaux touchant la population de l'UdeM seront affichés sur le site internet de la Direction des immeubles. »*

L'état des bâtiments du campus est contrôlé par la Direction des immeubles, qui assure prendre tous les facteurs en considération. Cependant, des pavillons attendent toujours une remise à neuf pour améliorer la qualité de vie des étudiants de l'UdeM.

WILDINETTE PAUL

VÉTUSTÉ MÉDIOCRE

Selon le plan directeur les pavillons suivants étaient dans un état de vétusté médiocre en 2007 lors de l'évaluation.

- Roger-Gaudry secteur Est
- Roger-Gaudry secteur Ouest
- Roger-Gaudry secteur Central
- Direction des immeubles
- 3050-3060, Édouard-Monpetit
- 3032-3034, Édouard-Monpetit
- 2801-2815, Édouard-Monpetit
- 2910, Édouard-Monpetit
- 2101, Édouard-Monpetit
- 1420, Mont-Royal

Stressé ou détendu ?

Le site internet CareerCast a publié la liste des métiers les plus et les moins stressants. Selon ces listes, relationniste serait le cinquième métier le plus stressant et professeur d'université serait le quatrième le moins stressant. Un classement à l'opposé de la réalité udemienne.

par CORALINE MATHON

PHOTO : DOMINIQUE CAMBRON-GOULET

Aucunement stressé, le porte-parole de l'UdeM occupe cette fonction depuis l'automne 2012.

PHOTO : LUDIVINE MAGGI

La réalité du métier de professeur d'Université est à l'opposé du classement CareerCast selon Luc Brunet.

Mathieu Filion

Porte-parole de l'UdeM

***Quartier Libre* : Comment voyez-vous votre rôle de porte-parole ?**

Mathieu Filion : Mon métier consiste à répondre aux demandes des journalistes de la meilleure façon possible. Ce que je trouve particulièrement intéressant, c'est la variété des sujets et des dossiers que je dois traiter.

***Q.L.* : Quelle est votre journée type ?**

M.F. : Quand tu arrives au travail, tu ne sais jamais ce qui va se passer. Les journées qui peuvent paraître tranquilles vont finalement être perturbées par trois crises. Sinon, en dehors du volet où je dois répondre aux demandes des journalistes, je regarde aussi les nouvelles que l'on veut placer dans les médias ; ça marche dans les deux sens.

***Q.L.* : Travaillez-vous seul ou en équipe ?**

M.F. : Je suis le seul porte-parole de l'UdeM, mais il y a aussi deux attachés de presse avec qui je travaille.

***Q.L.* : Trouvez-vous votre métier stressant ?**

M.F. : Non, pas du tout. Le seul moment qui était un peu stressant était la rentrée de l'automne 2012. Je venais d'entrer en poste, et avec la grève étudiante, il y avait beaucoup de médias sur le campus, ce qui n'est pas très habituel.

***Q.L.* : Quel est votre rôle par rapport aux personnes officielles de l'UdeM comme Guy Breton ou des professeurs de l'Université ?**

M.F. : Je n'ai pas de rôle spécifique. Par contre, je peux suggérer des lignes directrices à utiliser. Pour ce qui est des professeurs, ce qu'ils disent n'influence pas mon travail, et ils ne sont pas restreints, ils ont une grande liberté.

***Q.L.* : Selon vous, quel est le métier le plus stressant ? Et le moins stressant ?**

M.F. : Pour moi, le métier le plus stressant doit être urgentologue. Pour ce qui est du moins stressant, le premier qui me vient en tête est professeur de yoga.

CLASSEMENT CAREERCAST

LES MOINS STRESSANTS

1 • Audiologue
2 • Coiffeur
3 • Bijoutier
4 • Professeur d'université titulaire
5 • Tailleur

LES PLUS STRESSANTS

1 • Militaire
2 • Pompier
3 • Pilote de ligne
4 • Organisateur d'évènement
5 • Relationniste

Luc Brunet

Professeur titulaire au Département de psychologie de l'UdeM

***Quartier Libre* : Trouvez-vous votre métier stressant ?**

Luc Brunet : Oh oui ! Principalement à cause du manque de moyens, autant pour le budget que pour les biens physiques, qui ne sont pas adéquats. Les difficultés pour obtenir des subventions, il y a beaucoup de compétition.

***Q.L.* : Qu'est-ce qui est le plus stressant dans votre profession ?**

L.B. : Je dirais qu'il s'agit, surtout pour les cours de recherche, de l'obtention de subventions. C'est un peu comme jouer à la loterie, sauf qu'on n'achète pas de billet, on travaille pour !

***Q.L.* : Pourquoi un professeur d'université doit-il se montrer détendu ?**

L.B. : Pour ne pas stresser les autres. Si vous n'êtes pas détendu et que cela paraît, ça va créer une crainte chez les autres. Il faut donc apprendre à se contrôler et à maîtriser son stress au quotidien.

***Q.L.* : Est-ce que vous trouvez vos collègues stressés ?**

L.B. : Je dirais qu'en général, le niveau de stress est assez élevé.

***Q.L.* : Est-ce le métier qui est stressant ou les personnes qui sont stressées ?**

L.B. : Il y a aussi des personnes stressantes. Le métier est beau, mais les conditions sont une réelle source de stress. Il y a vraiment une disparité entre la charge, voire surcharge de travail, et les résultats que l'on obtient. On s'investit beaucoup et le résultat n'est pas toujours au rendez-vous.

***Q.L.* : Selon vous, quel est le métier le plus stressant ? Et le moins stressant ?**

L.B. : D'après les études, je dirais que c'est contrôleur aérien. Ils sont sous tension constamment et ont la pression de centaines de vies entre leurs mains. Après, je pense que tous les métiers impliquent un certain niveau de stress. Cependant, j'imagine que travailler avec des machines est moins stressant que travailler avec des humains, comme médecin ou professeur, justement.

Joanie Martineau
coordonnatrice finances et services
services@faecum.qc.ca

Une Fédération attentive à vos besoins !

En plus de sa mission première – défendre vos droits et vos intérêts, la FAÉCUM offre plusieurs services afin de vous épauler et d'améliorer votre passage à l'Université de Montréal.

Sur le campus, nos 4 comptoirs proposent différents services aux étudiants : un agenda gratuit et des produits utiles à acheter toute l'année, notamment des gourdes, des crayons, des cahiers de notes recyclables, des cartes d'appel et des voyages. Les comptoirs offrent également un service d'impression, mais pas seulement. Passez-nous voir!

Pour acheter ou vendre des livres de seconde main, en bon état et à prix modique, 2 Kiosques de Livres Usagés (KLU) vous accueillent en semaine au comptoir du pavillon Roger-Gaudry et à celui du campus Laval. Au total, près de 3000 manuels répertoriés sur le site klu.faecum.qc.ca sont disponibles.

La FAÉCUM offre des assurances santé et dentaire à tous les étudiants de l'UdeM, en collaboration avec l'ASEQ. Bien que non obligatoires, ces assurances sont un des services les plus appréciés. Pour en savoir plus sur la couverture proposée et modifier ou annuler votre régime d'assurance, visitez le site www.santeetudiante.com.

La FAÉCUM accorde également plusieurs bourses et subventions :
- les bourses d'implication étudiante – date limite : 21 mars.
- les Projets d'initiatives étudiantes – dates limites : 31 janvier et 21 mars.
- le Programme d'aide au rayonnement du savoir étudiant des cycles supérieurs – date limite : 21 mars.

Enfin, la halte-garderie Le Baluchon permet aux étudiants-parents de bénéficier d'un service de garde abordable et répondant à leurs besoins, à proximité de l'université. Pour plus d'informations à ce sujet, contactez Anne Lessard, la directrice, au 514 340-0440.

Pour en savoir plus sur nos services, visitez le site www.faecum.qc.ca ou contactez-moi à ***services@faecum.qc.ca***.

Comptoir Jean-Brillant - local B-1265
Comptoir Roger-Gaudry - local V-114
Comptoir Marie-Victorin - local B-230
Heures d'ouverture : du lundi au jeudi de 8 h à 17 h et le vendredi de 8 h à 12 h.

Comptoir de Laval - local B-3258
Heures d'ouverture : du lundi au vendredi de 8 h à 13 h.

Simon Blackburn
coordonnateur à la recherche universitaire
recherche@faecum.qc.ca

Pourquoi pas un stage d'été en recherche ?

Il n'est jamais trop tôt pour s'initier à la recherche. Si vous étudiez au premier cycle, vous avez la possibilité de travailleur au sein d'un groupe de recherche à l'Université de Montréal, plutôt que d'occuper un emploi étudiant, durant l'été. Sachez qu'une expérience en recherche durant le baccalauréat contribue grandement à valoriser votre dossier académique.

Certains organismes subventionnaires proposent des bourses pour les stages d'été en recherche :

- le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie (CRSNG) offre des bourses de recherche de 1er cycle (BRPC) pour les étudiants en sciences naturelles

- les Instituts de recherche en santé du Canada (IRSC) et les Fonds de recherche du Québec Santé (FRQS) gèrent respectivement les bourses d'été pour les étudiants de premier cycle et les stages d'été d'initiation à la recherche en sciences de la santé.

Tout comme pour les demandes de bourses de maîtrise et de doctorat, vous devez fournir une description de projet de recherche. Si votre dossier académique répond aux exigences du concours de bourses, n'hésitez pas à entrer en contact avec un professeur. Celui-ci sera ravi de discuter avec vous de ce que vous pourriez accomplir en recherche, pendant l'été.

Pour les étudiants en sciences sociales, en sciences humaines et en arts et lettres, le Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) et le Fonds de recherche du Québec Société et culture (FRQSC) n'offrent malheureusement pas de bourses d'initiation à la recherche au premier cycle. La Politique nationale de la recherche et de l'innovation (PNRI), annoncée en 2013, prévoit le développement d'un tel programme pour les 3 trois Fonds de recherche du Québec (FRQ).

Au cours des prochains mois, les FRQ annonceront leur plan de développement tenant compte de la PNRI. La FAÉCUM travaille continuellement à augmenter les opportunités de stages d'initiation à la recherche pour les étudiants de tous les domaines. Elle suivra donc ce dossier de près.

Si vous avez des questions liées aux stages d'été en recherche pour les étudiants au premier cycle, n'hésitez pas à me contacter au ***recherche@faecum.qc.ca***.

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*.

AVIS ÉLECTORAL
Postes électifs à combler pour 2014-2015

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

Chaque année, la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) renouvelle son bureau exécutif, son conseil administration et ses officiers d'assemblée. Le présent document constitue l'avis de motion officiel ainsi que l'avis d'ouverture de la période de mise en candidature afin de pourvoir les postes électifs au sein de la FAÉCUM pour l'année 2014-2015.

LES POSTES EN ÉLECTION SONT LES SUIVANTS :

LES NEUF (9) POSTES D'OFFICIER DU BUREAU EXÉCUTIF DE LA FAÉCUM :

1. SECRÉTAIRE GÉNÉRAL,
2. COORDONNATEUR AUX AFFAIRES UNIVERSITAIRES,
3. COORDONNATEUR AUX FINANCES ET SERVICES,
4. COORDONNATEUR AUX AFFAIRES EXTERNES,
5. COORDONNATEUR AUX AFFAIRES ACADÉMIQUES DE PREMIER CYCLE,
6. COORDONNATEUR AUX AFFAIRES ACADÉMIQUES DE CYCLES SUPÉRIEURS,
7. COORDONNATEUR À LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE,
8. COORDONNATEUR À LA VIE DE CAMPUS,
9. COORDONNATEUR AUX AFFAIRES ASSOCIATIVES.

LES HUIT (8) POSTES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION :

10. TROIS (3) SONT RÉSERVÉS À DES ÉTUDIANTS DE PREMIER CYCLE,
11. TROIS (3) SONT RÉSERVÉS À DES ÉTUDIANTS DE CYCLES SUPÉRIEURS, ET
12. DEUX (2) SONT OUVERTS À TOUS.

LES DEUX (2) POSTES D'OFFICIER D'ASSEMBLÉE DU CONSEIL CENTRAL DE LA FAÉCUM :

13. PRÉSIDENT DU CONSEIL CENTRAL DE LA FAÉCUM;
14. VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL CENTRAL DE LA FAÉCUM.

CONDITIONS D'ÉLIGIBILITÉ

- Être membre de la FAÉCUM;
- Ne pas être employé permanent de la FAÉCUM;
- Pour le poste de coordonnateur aux affaires académiques de premier cycle : être inscrit à un programme de premier cycle.
- Pour le poste de coordonnateur aux affaires académiques de cycles supérieurs : être inscrit à un programme de cycles supérieurs.

Une personne qui désire se porter candidate à un poste d'officier du bureau exécutif de la FAÉCUM doit, avant l'ouverture du congrès :

- Avoir obtenu l'appui de son association étudiante (si celle-ci est membre de la FAÉCUM) ou de trois (3) associations étudiantes membres de la FAÉCUM (si son association étudiante n'est pas membre de la FAÉCUM);
- Avoir visité au moins neuf (9) associations étudiantes membres de la FAÉCUM, avoir obtenu de chacune une lettre de visite et avoir remis ces lettres au coordonnateur aux affaires universitaires;
- Si la personne se porte candidate au poste de coordonnateur à la recherche, au moins cinq (5) des neuf (9) lettres de visite doivent provenir d'associations représentant des étudiants de cycles supérieurs.

NOTE : *Un maximum de deux (2) candidatures provenant d'une même association membre seront retenues pour l'ensemble des postes électifs à combler au sein du bureau exécutif de la FAÉCUM. Dans le cas où, lors d'élections annuelles, plus de deux (2) personnes membres d'une même association sont candidates au bureau exécutif, le congrès procédant aux élections doit, avant de procéder aux élections en bonne et due forme, élire le ou les candidats membres d'une même association qui pourront demeurer candidats lors des élections.*

Une personne qui désire se porter candidate à un poste d'administrateur du conseil d'administration de la FAÉCUM doit, avant l'ouverture du congrès :

- Avoir obtenu l'appui de son association étudiante (si celle-ci est membre de la FAÉCUM) ou de trois (3) associations étudiantes membres de la FAÉCUM (si son association étudiante n'est pas membre de la FAÉCUM);
- Avoir visité au moins cinq (5) associations étudiantes membres de la FAÉCUM, avoir obtenu de chacune une lettre de visite et avoir remis ces lettres au coordonnateur aux affaires universitaires.

NOTE : *Une seule candidature par association étudiante membre sera retenue pour l'ensemble des postes électifs à combler au sein du conseil d'administration de la FAÉCUM. Dans le cas où, lors d'élections annuelles, plus d'une (1) personne membre d'une même association est candidate à un poste de membre du conseil d'administration, le congrès doit, avant de procéder aux élections en bonne et due forme, élire le candidat membre de l'association qui pourra demeurer candidat lors des élections.*

Une personne qui désire se porter candidate à un poste d'officier d'assemblée du conseil central de la FAÉCUM et qui respecte les règles énoncées dans le Règlement concernant les élections doit se présenter devant le congrès de la FAÉCUM pour défendre sa candidature.

LES CANDIDATS DOIVENT TRANSMETTRE LEUR DOSSIER DE CANDIDATURE À FRANCIS BOUCHARD, COORDONNATEUR AUX AFFAIRES UNIVERSITAIRES, À UNIVERSITAIRE@FAECUM.QC.CA, AVANT LE 28 FÉVRIER 2014 À 14 H. CE DOSSIER EST CONSTITUÉ DE :

- Une lettre de motivation, d'un maximum de 300 mots, qui sera rendue publique;
- Une preuve d'adhésion à la FAÉCUM (preuve de fréquentation scolaire, horaire de cours, facture de frais de scolarité, etc.).

Les élections auront lieu lors de la XXXVIIIe séance du congrès annuel de la FAÉCUM, les 21, 22 et 23 mars 2014, à Montréal. Tous les candidats aux postes électifs à combler pour l'année 2014-2015 doivent y être présents; le moment précis du scrutin leur sera communiqué ultérieurement.

POUR DE PLUS AMPLES RENSEIGNEMENTS

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

Consultez le Règlement concernant les élections ou

Contactez Francis Bouchard, coordonnateur aux affaires universitaires, par courriel à universitaire@faecum.qc.ca, ou par téléphone au 514 343-5947

PHOTO : ARTHUR JUCHEREAU

« Il faut être capable de passer à autre chose. C'est-à-dire faire un blanc dans sa tête après s'être fait compter un but. »
– Marie-Pier Chabot, gardienne de but

Seule devant le filet

L'athlète et gardienne de but Marie-Pier Chabot en est à sa première année chez les Carabins. L'étudiante en administration des affaires à HEC vient de recevoir une bourse de 7 000 $ de la Fondation de l'athlète d'excellence du Québec (FAEQ). Son rôle en tant que gardienne de but implique une grande responsabilité dans l'équipe, la capacité de faire le vide et une bonne automotivation.

Cette bourse lui permettra entre autres de subvenir à ses besoins puisqu'elle ne travaille pas, en raison de son horaire très chargé entre l'université et les entraînements. *« Je travaille l'été, dès que la session finit et je mets de côté mon argent,* déclare l'athlète. *Il y en a qui sont capables de concilier entraînements, études et travail, mais pas moi. »*

Une passion qui commence tôt

L'athlète a tout d'abord pratiqué le patinage artistique pendant quatre ans, puis la ringuette pendant un an. C'est à l'âge de 8 ans qu'elle a commencé à jouer au hockey. *« Mon père et mon frère jouent au hockey,* dit-elle. *Mon père est gardien de but et, petite, son équipement me fascinait. »* Elle jouait souvent au hockey dans la rue avec son frère et ses voisins. *« Il manquait toujours un gardien et les gars disaient toujours à mon frère : "Hey, on va habiller ta sœur en gardienne de but" »,* raconte l'étudiante.

Son arrivée chez les Carabins a été très stressante et intimidante. *« En tant que recrue, j'ai eu plus de pression, car j'arrivais dans un nouveau monde, et parfois les filles avaient cinq ans de plus que moi »,* explique Marie-Pier. Son entraînement est très prenant, puisqu'elle s'entraîne trois à quatre fois par semaine sur la glace et deux fois hors glace, à la salle de sport. *« Je ne suis pas de régime alimentaire, mais je fais attention à ce que je mange,* ajoute l'étudiante. *Je ne mange pas trop de gras et j'essaie de ne pas faire d'excès. »*

Un rôle essentiel

Pour Marie-Pier, il est primordial d'avoir une bonne force mentale lorsqu'on est gardienne de but. *« Il faut être capable de passer à autre chose,* affirme-t-elle. *C'est-à-dire faire un blanc dans sa tête après s'être fait compter un but. Je dois recommencer à zéro et ne pas revenir sur le passé. »*

Pour la première gardienne de l'équipe des Carabins et étudiante en architecture du paysage, Élodie Rousseau-Sirois, le rôle de gardienne est d'avoir une attitude positive au sein de l'équipe. *« Sinon il va y avoir des répercussions au sein de l'équipe pendant les matchs ou même les entraînements »,* déclare Élodie.

L'équipe de hockey féminine est composée de trois gardiennes de but. Élodie Rousseau-Sirois étant la première, Marie-Pier Chabot la deuxième et l'étudiante en sciences économiques Caroline Baldin, la troisième. Malgré cela, aucune rivalité ne règne au sein de l'équipe. Marie-Pier trouve normal qu'Élodie soit la première gardienne de l'équipe puisqu'elle est là depuis trois ans et qu'elle a fait ses preuves. *« Nous avons chacune notre rôle dans l'équipe et je suis contente pour Élodie ou Caroline lorsqu'elles sont devant le filet »,* soutient l'athlète.

Marie-Pier ne se voit pas en compétition contre les deux autres gardiennes, mais bien contre elle-même, pour s'améliorer et performer.

« J'aime l'ambiance au sein de l'équipe, assure Caroline. *Forcément, il y a une petite concurrence. Par contre, on s'entraide et on se soutient toutes, et c'est ce qui est bien. »*

L'entraîneur des gardiennes et ancien gardien de la LNH pendant huit saisons, Dominic Roussel, explique que l'entraînement des filles se fait de manière individuelle et collective. *« Elles ne sont pas toutes rendues au même niveau. Par exemple, Élodie en est à sa troisième année alors que Marie-Pier et Caroline en sont à leur première année,* remarque-t-il. *Le niveau d'apprentissage n'est donc pas du tout le même. »*

Chaque gardienne apporte une touche différente à l'équipe. Selon Dominic Roussell, Élodie est la plus perfectionniste. Elle est très travaillante et très rapide. *« Marie-Pier est très talentueuse et a une bonne concentration*, constate l'entraîneur. *Elle fait également de gros arrêts clés. »* Selon lui, Caroline assimile très bien les consignes et possède une bonne attitude à l'entraînement.

La décision de choisir une fille en particulier n'est pas établie d'avance dans le plan de match. *« Cela dépend de plusieurs facteurs et des situations, nous travaillons ensemble, un match à la fois »,* déclare l'entraîneur. Il n'y a pourtant aucun doute, selon lui, que les trois gardiennes ont la capacité de se tenir devant le filet.

ETHEL GUTIERREZ

SUPERSTITION OU ROUTINE ?

Les gardiens de but au hockey sont reconnus pour être très superstitieux. *« Quand j'ai quelque chose qui fonctionne bien dans un match, j'essaie de le refaire de la même manière »,* admet Caroline. Avant un match, elle met toujours son patin droit avant et le gauche ensuite. Finalement, elle met sa jambière gauche avant sa jambière droite. Pour Marie-Pier et Élodie, c'est plus une routine que des superstitions. *« Personnellement, je ne suis pas vraiment superstitieuse, même si c'est sûr que les journées de match, je fais toujours la même chose »,* commente Marie-Pier. Selon elle, l'impression que les gardiens sont plus superstitieux que les autres joueurs est un mythe. *« Je regardais une émission qui montrait des équipes de la Ligue nationale de hockey, et dans un épisode un joueur fermait les yeux et bougeait la tête à mesure que l'entraîneur parlait pour visualiser le match,* se rappelle Marie-Pier. *C'est pour ça que les gens pensent que nous sommes pas mal fous ! »*

Les tensions tuent la CREPUQ

La Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ) s'appellera dorénavant le Bureau de coopération interuniversitaire (BCI). La nouvelle organisation n'agira plus à titre de groupe de pression auprès du gouvernement.

La Fédération des associations étudiantes de l'Université de Montréal (FAÉCUM) et l'UdeM approuvent la disparition de la CREPUQ et des nouveaux mandats attribués au BCI.

PHOTO : PASCAL DUMONT

« *Les recteurs se sont rencontrés le 6 juin 2013*, explique la présidente du conseil d'administration du BCI Luce Samoisette. *Il nous est paru clair qu'il nous fallait des services en commun, ainsi que les tables de concertation, mais que nous ne voulions plus du volet de représentation.* » Les recteurs n'étant pas d'accord sur un grand nombre d'enjeux fondamentaux, dont celui des frais de scolarité, la CREPUQ a abandonné le rôle de porte-parole des universités. En effet, les universités à charte, c'est-à-dire autres que publiques, telles que l'UdeM, Laval, McGill et Sherbrooke veulent des frais de scolarité modulés. L'organisation a donc annoncé le 10 janvier dernier qu'elle changeait de nom et recentrait son mandat sur la collaboration entre les universités et la mise en commun de certains services.

Un BCI réduit

Des comités, sous-comités et groupes de travail ont été dissous et le personnel a été réduit. Cependant, la présidente du CA du BCI affirme que les rencontres et les discussions pourront se poursuivre malgré les abolitions. « *Le cœur de l'institution reste le même,* affirme aussi son directeur général par intérim Claude Bédard. *Il sera toujours un lieu de concertation où les universités se retrouvent et développent des avenues pour répondre à des défis qui nous concernent tous.* »

> *« Nous espérons qu'il y aura une meilleure imputabilité et une meilleure régulation dans les nouvelles instances. Un processus de reddition de comptes est nécessaire. »*
>
> **TIAGO SILVA**
> Secrétaire général de la Fédération des associations étudiantes de l'UdeM (FAÉCUM)

Malgré des modifications, les ententes de service entre universités continueront sous le BCI. Les cours de l'entente CREPUQ existeront toujours, ainsi que les ententes entre bibliothèques, entre registraires et toutes celles liées à la recherche.

Les ententes pour les étudiants étrangers ont un statut un peu spécial, car elles dépendaient du Comité des affaires internationales, qui n'est plus. Toutefois, les recteurs veulent les conserver. « *On s'occupe des ententes et des étudiants, même si le comité des affaires internationales n'existe plus,* assure M. Bédard. *Reste à voir comment nous répartirons les mandats dont le Comité était chargé et que nous voulons conserver.* »

Le BCI gérera aussi des services communs, par exemple pour la négociation d'assurances ou l'achat de matériel, pour profiter d'une expertise partagée et d'économies d'échelle. Les tâches d'évaluation des programmes seront confiées au futur Conseil national des universités qui s'intéressera aux affaires universitaires. La création d'un tel groupe a été annoncée par le ministre de l'Enseignement supérieur Pierre Duchesne en 2013.

Selon le professeur en administration et politiques scolaires de l'Université du Québec à Rimouski, Jean Bernatchez, la question des cotisations payées par chaque université à l'organisation a été délicate à traiter. « *Dorénavant, aucune université ne pourra contribuer au-delà de 12 % du budget du BCI,* annonce M. Bernatchez. *C'est un gain pour les grandes universités, qui contribuaient parfois même jusqu'à 20 %.* »

Les cotisations de chaque université à la CREPUQ étaient (et resteront sous le BCI) proportionnelles au nombre d'étudiants et au budget de chaque université. En raison du nouveau pourcentage, l'UdeM verra sa cotisation diminuer, mais pour combler le manque à gagner, certaines universités, notamment en région, paieront davantage. « *Pour les plus petites universités, cela va coûter plus cher,* convient M. Bernatchez. *C'était le prix à payer.* »

La FAÉCUM et l'UdeM satisfaites

« *Nous sommes heureux que les services se maintiennent,* affirme le secrétaire général de la Fédération des associations étudiantes de l'UdeM (FAÉCUM), Tiago Silva. *Cela joue à notre avantage qu'il n'y ait plus de volet politique. Nous espérons qu'il y aura une meilleure imputabilité et une meilleure régulation dans les nouvelles instances. Un processus de reddition de comptes est nécessaire.* » La FAÉCUM considère que la CREPUQ avait une structure inefficace et une tendance à prendre des positions qui allaient à l'encontre des siennes.

L'UdeM s'est également déclarée satisfaite par la voix de son porte-parole Mathieu Filion. « *Nous étions de ceux qui prônaient ce changement, car les positions de la CREPUQ et de l'UdeM étaient souvent divergentes, par exemple dans le dossier de la modulation des frais de scolarités* », précise M. Filion. Le recteur de l'Université Laval, Denis Brière, qui a quitté la CREPUQ dans la controverse l'an passé, n'a pas souhaité faire de commentaires sur la création du BCI.

Beaucoup de choses restent encore à préciser, et les discussions continueront dans les prochains mois. Selon Mme Samoisette, plus de réponses à ces questions devraient être connues le 30 avril 2014, date de la fin de l'année fiscale.

AMÉLIE GAMACHE

Votre dernier cahier ?

Une nouvelle génération de cahier a vu le jour début janvier à Montréal : le *wipebook*. Son fini de type « tableau blanc » permet à son utilisateur d'effacer et de réutiliser une même page à l'infini. S'il est une option écologique aux traditionnels papier et crayon, concurrencer les technologies informatiques demeure difficile.

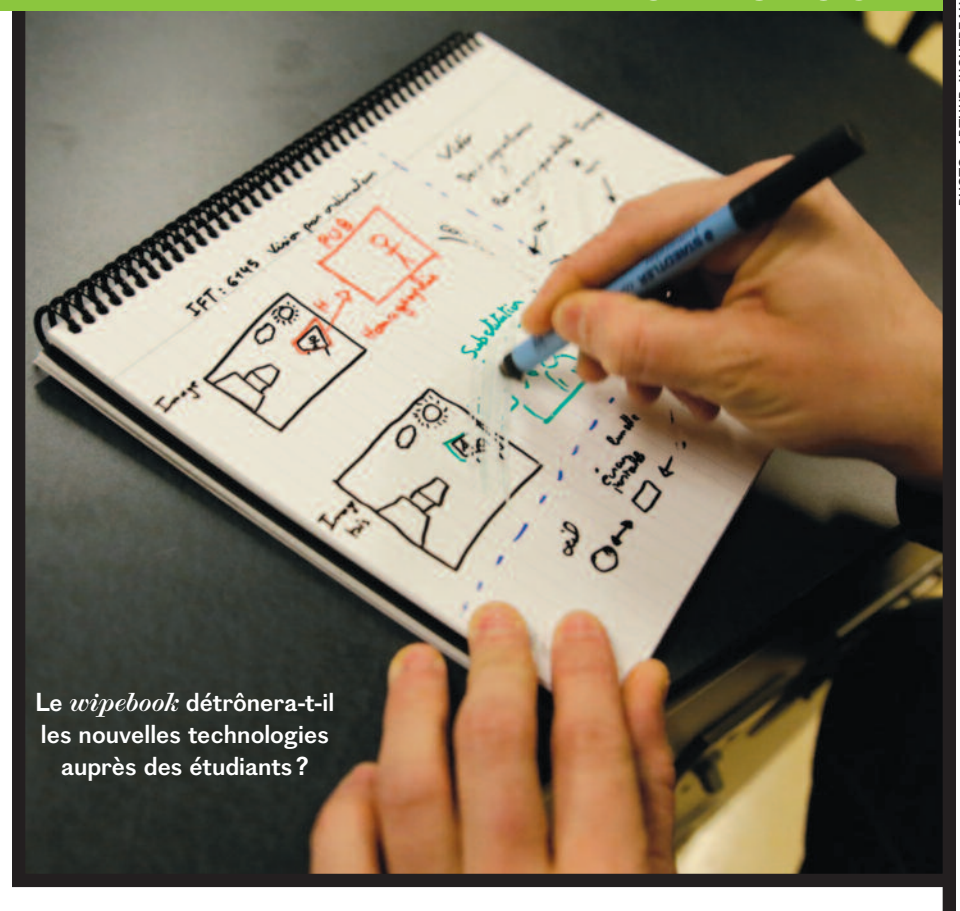


PHOTO : ARTHUR JUCHEREAU

Le *wipebook* détrônera-t-il les nouvelles technologies auprès des étudiants ?

« C'*est surtout un produit écologique qui s'insère dans la pensée du 21e siècle,* assure l'un des créateurs et étudiant au MBA à HEC, Thomas Sychterz. *Il permet de prendre des notes semi-permanentes.* » Le *wipebook* conserve les écrits dans le temps, mais offre également la possibilité de réaliser des corrections faciles et rapides, réduisant ainsi la consommation de papier. Pour ajouter à l'aspect écologique du *wipebook*, il est produit à Montréal et est entièrement recyclable. C'est grâce à une campagne de sociofinancement réalisée sur Kickstarter que ce nouveau cahier a pu être financé.

L'étudiante en année préparatoire Tiphaine Marrocq croit que ce nouvel outil permettra la réduction du gaspillage. « *Je sais que dans des domaines comme la biologie ou l'anatomie, tu dessines, tu redessines, parce tu fais des erreurs tout le temps,* croit-elle. *Ça gaspillerait moins de papier.* »

Le professeur titulaire en intégration des technologies de l'information et de la communication à la Faculté de l'éducation de l'UdeM et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les technologies de l'information et de la communication en éducation Thierry Karsenti exprime ses doutes quant aux besoins des étudiants. « *J'ai du mal à voir la niche que ce cahier va prendre,* explique-t-il. *La tendance d'être branché, d'avoir un outil électronique ne va qu'en augmentant.* »

Défier les tablettes ?

« *On ne fait pas concurrence à une tablette, ce n'est pas ça le but,* soutient Thomas Sychterz. *Le* wipebook *est particulièrement intéressant pour tous ceux qui ont besoin rapidement de faire un remue-méninges, un croquis, mettre des idées par écrit, et pour ça l'écran tactile n'est pas pratique.* »

Les étudiants restent partagés sur l'accueil à réserver au *wipebook*. L'étudiante en année préparatoire Victoria Wolosianski ne s'avère pas conquise par ce nouvel outil. « *Je ne l'achèterais pas, je suis très papier-crayon* », soutient-elle. Elle pense que si le *wipebook* est pratique pour faire des calculs ou pour des cours de science, il ne convient pas à la prise des notes dans un cours d'histoire.

Interrogé sur ses ambitions pour le *wipebook*, Thomas Sychterz explique que le gros défi à court terme est que le monde sache ce qu'est le *wipebook*. « *On peut aller chercher 15 à 20 % d'étudiants qui se disent "Ça a de l'allure"* », croit l'étudiant. Pour l'instant, le *wipebook* est seulement en vente à la coop de HEC.

ARTHUR JUCHEREAU

VOUS N'AVEZ PAS BESOIN D'UN DIPLÔME DE PREMIER CYCLE EN GESTION OU D'EXPÉRIENCE DE TRAVAIL POUR POURSUIVRE VOS ÉTUDES À L'UNE DES MEILLEURES ÉCOLES DE GESTION AU PAYS

- **Nos maîtrises ès sciences** en finance, management et marketing sont des programmes de recherche qui forment les étudiants à devenir spécialistes dans un domaine d'expertise connexe
- **Les diplôme et certificat d'études supérieures en administration des affaires** permettent aux étudiants sans formation en gestion d'acquérir des habiletés de gestionnaire
- **Le MBA avec formation complète préparant au titre de CFA** est offert par l'Institut de gestion des placements Goodman de Concordia. Grâce à ce programme, les étudiants peuvent obtenir simultanément deux titres professionnels reconnus mondialement tout en continuant d'acquérir de l'expérience en travaillant à temps plein.

VENEZ RENCONTRER NOS REPRÉSENTANTS DES PROGRAMMES DE DEUXIÈME CYCLE

MONTRÉAL	
Samedi le 15 février 11h00 à 15h00	École de gestion John-Molson 1450, rue Guy
INSCRIVEZ-VOUS : JOHNMOLSON.CONCORDIA.CA/INFOSESSIONS	

Université Concordia University — École de gestion John Molson — AACSB

Iconographie étudiante

L'UdeM s'est opposée officiellement au projet de loi de la Charte des valeurs en décembre dernier. Dans les couloirs, kippas, croix et voiles peuvent se côtoyer. Certains étudiants conservent même ces signes religieux sur leur photo de finissant. En effet, aucune université montréalaise ne possède de règlementation sur cette question.

« *C'est une photo qui représente le visage, je devrais donc avoir le droit de porter le voile,* explique l'étudiante en sciences économiques Marwa Zekri. *Ça me gênerait de l'enlever pour la photo, c'est ma liberté de le garder. Je serais contre une quelconque politique de l'Université en ce sens.* »

Pour l'instant, cette décision est remise entre les seules mains de l'étudiant. « *L'UdeM ne possède aucune règlementation concernant les signes ostentatoires sur les photos de finissants* », soutient le porte-parole de l'UdeM, Mathieu Filion.

Cette politique abonde dans le même sens que la position officielle de l'UdeM sur l'adoption de la Charte. Restée muette jusqu'au 2 décembre dernier, l'Université a rejeté le projet de loi lors de son Assemblée universitaire.

L'UdeM n'est pas la seule université montréalaise à ne pas posséder de règlement spécifique sur la question du port de signes ostentatoires sur les photos de finissants. L'UQAM et les universités Concordia et McGill n'ont établi aucune restriction pour les étudiants ou recommandation aux photographes à ce sujet.

Derrière l'appareil

Selon le photographe spécialiste en photo de diplomation depuis 1985, Alain Tardif, la religion n'a aucune importance dans le cadre de son travail. Il soutient respecter les étudiants, sans discrimination. « *C'est très important pour les clients, car les photos sont souvent envoyées à des parents à l'extérieur de la province,* rapporte M. Tardif. *On essaie seulement de montrer les efforts mis dans les études.* »

Le photographe Gilles Dubé, qui a travaillé pour des associations à l'UQAM, McGill et l'UdeM entre autres, partage l'avis de son confrère. « *Les gens qui viennent devant nous, ils sourient et c'est tout, qu'ils soient musulmans ou chrétiens, il n'y a pas de différences* », précise le photographe.

Pour ces professionnels, le but d'une photo de finissant est de représenter l'institution et le programme d'études du diplômé. C'est aussi l'art d'exprimer l'accomplissement et la persévérance des étudiants, deux choses qui n'ont aucun lien avec leur confession.

L'Association des étudiants musulmans de l'UdeM (AEMUDM) appuie cette absence de règlementation et serait contre toute tentative d'interdiction des signes ostentatoires sur les photos. « *L'AEMUDM s'opposerait, s'il le faut, à toute tentative d'interdiction de prise de photos des finissants avec des signes religieux* », a fait savoir l'association par courriel.

L'étudiante en pharmacie Wafa Warrak partage le même avis que l'association. « *Je serais contre le fait qu'on m'oblige à enlever mon voile,* assure-t-elle. *C'est une pratique religieuse. J'ai fait le choix de le porter il y a trois ans, c'est entre Dieu et moi. Je ne me vois pas l'enlever. Ce n'est ni un accessoire, ni un symbole.* »

Les étudiants musulmans ne sont pas les seuls à vouloir maintenir des signes religieux sur leur portrait de finissant. « *Je ne pense pas que je voudrais enlever ma croix,* explicite l'étudiant en sciences économiques Marc Therrien, qui est un catholique. *Je pourrais comprendre qu'on la mette en dessous de ma toge s'il ne peut rien y avoir au-dessus. Mais je ne verrais pas l'utilité qu'on me l'enlève. Si ce n'est pas dangereux, c'est un peu stupide de me demander de l'ôter.* »

Respecter les croyances

L'AEMUDM ne voit pas de raison de s'interroger sur le port de signes religieux lors des photos. « *Il s'agirait de s'immiscer dans la définition de ce qu'il y a de plus personnel chez l'étudiant, l'expression de son identité, d'autant plus si ce dernier a le droit de fréquenter l'établissement scolaire en les portant* », précise l'association dans un courriel.

Elle estime que la laïcisation de l'image de l'Université ne passe pas par l'uniformisation de l'apparence physique de ses étudiants, mais par son respect et sa neutralité envers toutes formes de croyances.

À ce jour, l'Université ne voit pas l'utilité de règlementer le port de signes religieux sur les photos de finissants.

PHOTO : ADIL BOUKIND

C'est également l'avis de l'étudiant en psychologie et sociologie, qui est un athée, Olivier St-Laurent. « *Les gens ont le droit de croire, et ça me dérangerait que l'on demande aux autres d'enlever leurs signes* », déclare-t-il.

Toutes les associations religieuses étudiantes ne se prononcent pas sur le sujet. C'est le cas de l'association des étudiants juifs montréalais Hillel Montréal, qui ne se positionne ni sur les pratiques à adopter pour les photos de finissants ni sur la Charte. Quant aux Groupes bibliques universitaires et collégiaux de l'UdeM, ils n'ont pas donné suite à nos demandes d'entrevue.

RODOLPHE PARENT

McGill | Ingram School of Nursing | École des sciences infirmières Ingram

Aux étudiantes et étudiants de premier cycle en arts et sciences qui envisagent de poursuivre leurs études

Auriez-vous de l'intérêt pour les défis suivants:

- Mettre en pratique vos connaissances en sciences humaines, sciences sociales ou sciences de la vie?
- Aider individus et familles à gérer des crises touchant leur santé?
- Assumer un rôle de leadership pour aider les communautés à améliorer la santé de leurs populations?
- Mettre en œuvre de nouvelles orientations au sein du système de santé?

McGill vous offre un programme pratique d'entrée directe en sciences infirmières, niveau 2e cycle qui pourrait s'avérer être une excellente option pour vous!

L'École des sciences infirmières Ingram offre un programme universitaire de deuxième cycle en sciences infirmières pour diplômé(e)s en arts et sciences.... aucune expérience requise dans le domaine de la santé. Il s'agit d'un programme unique en son genre au Canada.

Les infirmières et les infirmiers ont accès à de nombreuses et diverses carrières dans tous les secteurs du vaste domaine de la santé. En fait, ce type d'études supérieures ouvrent tout un éventail de possibilités professionnelles dans un domaine en pleine expansion. Informez-vous!

POUR PLUS DE RENSEIGNEMENT, y compris les conditions d'admission, visitez notre site Web au www.mcgill.ca/nursing/programs/msca-direct-entry ou communiquez avec l'École des sciences infirmières Ingram à admincoord.nursing@mcgill.ca.

Les candidats ont la possibilité de compléter certains cours de pré-qualification à même les choix de cours optionnels dans la plupart des programmes de premier cycle. Nous invitons particulièrement les étudiantes et les étudiants qui commencent leur B.A. ou leur B.Sc. à communiquer avec nous pour plus d'information sur la façon de procéder.

Nouveau programme d'aide financière pour l'année 2014.

Pour de plus amples détails sur le programme, il y aura une soirée d'information (en anglais) le mercredi 5 février, à 17 h 30.

Une collation sera servie.

Jamais sans mon cell

Il nous suit partout. Certains ne l'éteignent jamais. Il sonne souvent à des moments inopportuns, mais permet de trouver en quelques secondes beaucoup d'informations. Le cellulaire fait maintenant partie de la vie des étudiants pour le meilleur et pour le pire.

« *Je me sens nue quand je n'ai pas mon téléphone* », explique l'étudiante en communication à l'UdeM Marie-Lise Mormina. Elle fait tout pour éviter une telle situation. « *Je traine mon chargeur partout avec moi, juste au cas où* », ajoute celle qui reconnaît accorder beaucoup de temps à cet objet technologique. « *Je sais, c'est un peu pathétique, mon affaire* », admet l'étudiante.

ILLUSTRATION : NAVID MOGHADDAM

« Ce n'est pas l'objet ou la substance qui cause une dépendance, c'est d'abord la personne qui souffre d'un problème d'abus. »

AMMON JACOB SUISSA
Professeur spécialisé en toxicomanie et en dépendance de l'École de travail social de l'UQAM

Comme beaucoup d'étudiants, Marie-Lise ne saurait se passer de son téléphone intelligent, ne serait-ce qu'une journée. Elle n'est pas la seule dans cette situation. Un sondage réalisé en 2008 et rapporté par le journal anglais *The Telegraph* démontre que 53 % des Britanniques se sentent anxieux quand ils n'ont pas leur téléphone.

Mal du siècle ?

Les résultats étonnants de ce sondage ont inspiré la création d'un terme pour désigner ce nouveau mal : la nomophobie. L'expression qui a maintenant fait le tour du monde est tirée de *No mobile phone phobia*, c'est-à-dire la phobie d'être privé de son téléphone.

« *Le mot téléphone n'est plus porteur de ce que représente cet objet aujourd'hui,* estime le professeur au Département de communication de l'UdeM André Caron. *Ça fait maintenant partie de l'identité des jeunes.* » Contenant à la fois des photos, des listes de contacts et des renseignements personnels, le cellulaire est devenu une extension de notre mémoire, pense le professeur. C'est pourquoi de moins en moins de gens réussissent à s'en passer.

Les étudiants éprouvant des difficultés d'apprentissage seraient toutefois un public à risque. « *Pour certains étudiants, internet est un mode d'évitement*, explique la coordonnatrice au Centre étudiant de soutien à la réussite (CÉSAR), Dania Ramirez. *C'est un outil dans lequel on peut se perdre et s'éparpiller facilement et, une fois qu'on y est, ce n'est pas évident de revenir dans la réalité des études.* »

Marie-Lise constate aussi les impacts de l'utilisation de son cellulaire sur ses études. « *Quand je suis en cours, honnêtement, je regarde mon téléphone toutes les cinq ou sept minutes* », estime-t-elle. Bien que cela ne compromette pas sa réussite, elle admet que cette habitude a des répercussions considérables sur son attention en classe.

Sevrage forcé

« *En septembre, je demande à mes nouveaux étudiants à la maîtrise de n'utiliser leur téléphone qu'à la maison et au travail durant 10 jours* », raconte le professeur André Caron. L'expérience que ses étudiants relatent dans leur rapport a de quoi surprendre. « *Certains affirment être stressés et déstabilisés durant les 48 premières heures* », ajoute-t-il. Ces signes peuvent, à première vue, faire penser à une forme de dépendance.

Selon le psychologue-coordonnateur du Centre de santé et consultation psychologique de l'UdeM (CSCP), Daniel Moisant, il ne faut pas tirer de conclusions hâtives. « *La dépendance aux nouvelles technologies n'est, pour l'instant, pas admise dans le DSM-5* », soutient-il en faisant référence au *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux de l'Association américaine de psychiatrie*. À sa connaissance, les étudiants de l'UdeM n'avaient pas consulté les psychologues du CSCP pour ce motif.

Le professeur spécialisé en toxicomanie et en dépendance de l'École de travail social de l'UQAM Ammon Jacob Suissa voit la situation d'un autre œil. « *Même si elle n'est pas admise dans le DSM-5, la dépendance aux nouvelles technologies existe,* soutient le professeur en travail social de l'UQAM. *Ce n'est pas l'objet ou la substance qui cause une dépendance, c'est d'abord la personne qui souffre d'un problème d'abus.* »

Toutefois, M. Suissa admet que la nomophobie est, sur le plan social, plus acceptée que d'autres formes de dépendances, ce qui rend cette phobie plus difficile à cerner. « *Le test d'Orman est un bon outil de dépistage qui se trouve dans internet* », estime-t-il. Conçu par le Dr Mort Orman, ce test permet d'évaluer le niveau de cyberdépendance d'un individu. Selon M. Suissa, ce test peut également servir de point de repère en ce qui concerne les téléphones intelligents.

Marie-Lise, qui a accepté de se soumettre au test, a obtenu un résultat de quatre réponses positives sur neuf, ce qui indique qu'elle risque de développer un comportement de dépendance. Comme ce trouble demeure à l'étude, il convient de considérer les résultats du test avec prudence, ce qui n'empêche pas Marie-Lise de s'interroger quant à ses habitudes. Comme l'a fait André Caron avec ses étudiants, M. Suissa suggère de fixer des balises de temps d'utilisation de ces appareils, ne serait-ce que pour réaliser l'importance qu'on leur accorde.

« *Je sais que c'est impoli pour mes amis et mes profs, et c'est ce qui me dérange le plus,* se désole Marie-Lise Mormina. *C'est un comportement complètement asocial.* » Bien que consciente du problème, elle sait que circonscrire l'usage qu'elle fait de son téléphone pourrait se révéler une entreprise de taille. Rappelons que ses collègues et amis carburent en bonne partie à ce rythme infernal.

KATY LAROUCHE

#moi #selfie

Les autophotos, communément appelées *selfies*, se multiplient sur les réseaux sociaux en raison de la popularité des téléphones intelligents. Selon plusieurs spécialistes, ces autoportraits seraient une manière de regagner de la confiance pour une personne dont l'estime de soi est faible.

Le mot *selfie* est une déclinaison du mot anglais *self* qui signifie « soi ». Il s'agit en fait d'un autoportrait réalisé à l'aide d'un téléphone cellulaire, d'une webcam ou d'un appareil photo numérique, et qui est ensuite partagé sur les différents réseaux sociaux.

Le saviez-vous ?

Le **27 janvier 2011**, le jour où Instagram a introduit le mot-clic, Jennifer Lee ajouta le terme #selfie à son autoportrait posté 11 jours auparavant. Elle devint alors la première photo du réseau social étiquetée **#selfie**.

« *L'arrivée des caméras* (sic) *dans les cellulaires a popularisé ce genre photographique dans notre société actuelle* », estime le photographe professionnel Nicolas Dupéré. Pour lui, le phénomène a toujours existé, mais il était moins perçu.

« Nous sommes dans un monde individualiste et ce phénomène ne fait qu'accroître cela. Ce qui est dangereux, c'est qu'à long terme les individus deviennent dépendants des médias sociaux. »

ROXANE DE LA SABLONNIÈRE
Psychologue et professeure agrégée au Département de psychologie de l'UdeM

En 2013, le dictionnaire Oxford a désigné le mot *selfie* comme le mot de l'année, car cette expression a connu une progression importante sur le web. L'autophoto est souvent utilisée lors des moments marquants d'une vie ou tout simplement dans des moments de bonheur avec l'entourage. « *Je prends des* selfies *dans les grands moments, par exemple des réunions de familles ou d'amis* », assure M. Dupéré. Les applications telles que Facebook et Instagram ont contribué de façon considérable au développement de cette expression. Par exemple, sur Instagram, plus de 71 millions de photos contiennent le mot #*selfie* dans leur description photographique.

Cette mode ne se limite pas à une seule génération. Lors des funérailles de Nelson Mandela en décembre dernier, le président des États-Unis, Barack Obama, a pris une autophoto en compagnie du premier ministre du Royaume-Uni, David Cameron, et de la première ministre du Danemark, Helle Thorning-Schmidt. « *Il n'y a pas longtemps, les gens prenaient des photos de leurs assiettes pour montrer à leur entourage ce qu'ils allaient manger,* constate la psychologue et professeure agrégée au Département de psychologie de l'UdeM Roxane de la Sablonnière. *À force de voir ce phénomène partout, les gens trouvent cela normal et le reproduisent souvent inconsciemment.* »

Le syndrome de Narcisse

Dans une société qui véhicule l'importance de l'apparence, l'autophoto est considérée comme un outil pour atteindre cette image parfaite de soi. « *C'est une manière facile et rapide d'endosser une image plus flatteuse que la réalité et de redorer ainsi l'estime que l'on peut avoir de soi,* convient la psychologue clinicienne et psychothérapeute française Sylviane Barthe-Liberge dans un article intitulé « Mode ridicule du "selfie" : ce que cela révèle de notre personnalité ». *C'est aussi une manière de se vendre, soit auprès de ses proches, soit auprès de recruteurs potentiels.* »

Le fait de voir les nombreuses photos partagées de certaines personnes aggrave le sentiment de solitude chez les gens qui font moins d'activités ou qui possèdent un cercle d'amis restreint. Ces personnes souhaiteraient être aussi populaires que les autres. Dans un article paru sur le site web du magazine américain *Psychology Today*, la psychologue Peggy Drexler estime que les *selfies* peuvent être très valorisants, pour autant qu'ils soient utilisés de la bonne manière.

Le cellulaire au Québec en 2013

72 % des Québécois ont un téléphone mobile

44,4 % des Québécois ont un téléphone intelligent

Chez les 18-44 ans, **80,4 %** détiennent au moins un téléphone intelligent, une tablette ou un baladeur numérique

Source : CEFRIO

Prendre toutes ces photos peut aggraver la situation d'une personne narcissique pathologique. Cela signifie que l'individu est obsédé par l'impact que peut avoir son image sur les autres, mais également par sa propre image. « *Nous sommes dans un monde individualiste et ce phénomène ne fait qu'accroître cela,* soutient Mme de la Sablonnière. *Ce qui est dangereux, c'est qu'à long terme les individus deviennent dépendants des médias sociaux.* »

Le selfie est une pratique courante chez les jeunes adultes.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Visions étudiantes

Parmi les étudiants de l'UdeM interrogés sur les *selfies*, tous disent être exposés à ce phénomène. Toutefois, la plupart pose un regard critique sur la question, même ceux qui en prennent. « *C'est pour montrer aux autres à quel point tu parais bien,* croit l'étudiante en psychologie et sociologie à l'UdeM Dunnia Lopez. *Les gens rajoutent souvent des citations profondes pour prétendre qu'ils ne sont pas le centre d'attention de la photo.* » Elle tient par contre à préciser que tous n'ont pas l'intention de se montrer.

« *Bien souvent, on choisit ce qu'on veut exposer,* remarque l'étudiante en éducation spécialisée au Collège Lasalle Ivania Mangas. *Je peux partager des photos de plusieurs événements où je souris toujours, mais cela ne veut pas dire que je suis heureuse ou comblée pour autant.* » Elle déclare qu'il ne faut pas oublier que Facebook et les autres réseaux sociaux sont des mondes virtuels et qu'il ne faut pas toujours les prendre au sérieux.

ETHEL GUTIERREZ

Les Canadiens envoient plus de **270 millions de messages texte par jour**

Source : Association canadienne des télécommunications sans fil

Piquées au vif

Un diplôme d'études collégiales (DEC) ou un baccalauréat pour une seule et même profession : infirmière. Une situation complexe qui va le rester puisque le gouvernement du Québec a décidé, le 8 janvier dernier, de ne pas rendre obligatoire le baccalauréat pour exercer la profession d'infirmière. Mais qu'en pensent les principaux intéressés ? À l'UdeM, les avis sont partagés.

« *En tant qu'infirmière, cette décision est décevante, mais en tant que formatrice de la relève infirmière, on va faire avec* », assure la vice-doyenne aux études de 1er cycle de la Faculté des sciences infirmières (FSI) de l'UdeM, Johanne Goudreau. Elle tente de se faire à la décision du gouvernement de ne pas rendre obligatoire le baccalauréat en sciences infirmières.

Pour sa part, la doyenne de la FSI, Francine Girard, qui s'est exprimée par l'intermédiaire du porte-parole de l'UdeM, Mathieu Filion, s'est dite « *surprise* » tout en précisant que « *le dossier n'est pas fermé et que l'Université continue à travailler avec le gouvernement.* »

Des étudiants hésitants

La déception et la surprise sont en revanche moins grandes chez les étudiants en sciences infirmières de l'UdeM, davantage attachés à la préservation de deux diplômes différents pour leur profession. L'étudiant à la maîtrise en sciences infirmières Dominique Noël a une position partagée sur le sujet. « *Je pense qu'uniformiser la main-d'œuvre infirmière est un idéal noble,* explique-t-il. *Mais je peux comprendre les infirmiers titulaires d'un DEC qui travaillent depuis plusieurs années, qui pourraient se sentir lésés de savoir que désormais le prérequis scolaire est un bac, surtout si sur le terrain ils ont l'impression de faire le même métier.* » L'étudiant regrette qu'il y ait plusieurs formations pour devenir infirmier et ajoute que selon lui, la profession est nivelée par le bas puisque tous passent le même examen de l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec (OIIQ) au terme de leur formation.

Contrairement à Dominique Noël, l'étudiante au baccalauréat en sciences infirmières Nacera Amraoui n'est pas favorable à l'obligation du baccalauréat. « *Ce n'est pas juste d'obliger les étudiants au DEC à poursuivre leurs études à l'université si, en sortant du cégep, ils peuvent déjà exercer leur métier* », observe-t-elle. Quant à l'Association des étudiant(e)s en sciences infirmières de l'UdeM (AESIUM), elle n'a pas encore abordé le sujet avec ses membres et ne souhaite pas s'exprimer à ce propos.

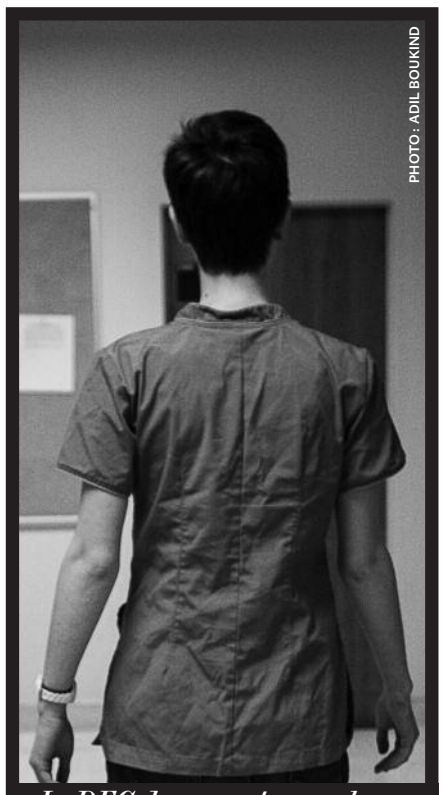


PHOTO : ADIL BOUKIND

« Le DEC donne certes une bonne formation initiale générale, mais cette dernière est insuffisante »
– Charlène Joyal
Présidente du Comité jeunesse de l'Ordre des infirmières et infirmiers du Québec (OIIQ)

Une future relève compétente

C'est en 2012 que l'OIIQ a demandé au gouvernement d'établir le baccalauréat comme nouvelle norme d'entrée dans la profession infirmière. L'idée était d'améliorer le cursus de formation et de développer les compétences pour mieux faire face à la complexité des soins et à l'augmentation des besoins de la population. « *Avec la loi 90 de 2002, le champ de pratiques des infirmières s'est agrandi,* expose la présidente du Comité jeunesse de l'OIIQ, Charlène Joyal. *Elles ont une plus grande autonomie professionnelle, et de plus en plus d'actes leur sont réservés. Mais pour être capable d'exercer toutes ces compétences, il faut faire plus d'études. Le DEC donne certes une bonne formation initiale générale, mais cette dernière est insuffisante.* » Certains postes d'infirmières cliniciennes nécessitent obligatoirement un baccalauréat. Les infirmières de liaison, par exemple, s'assurent que toute personne qui quitte l'hôpital continue à obtenir des soins adéquats après sa sortie. Même chose pour les infirmières en oncologie.

Il s'agissait également de s'adapter à ce qui se fait déjà dans les autres provinces canadiennes et à l'international, où le baccalauréat est obligatoire pour exercer la profession infirmière. D'ailleurs, l'étudiante infirmière Nacera Amraoui est optimiste. « *Le niveau d'études des infirmières au Québec va augmenter comme ailleurs, ça va se faire progressivement* », croit-elle.

Le DEC-BAC

En attendant, il existe le compromis du programme hybride DEC-BAC. « *Le DEC-BAC existe depuis dix ans et permet à une infirmière diplômée au cégep d'accéder à un programme de deux ans à l'université à la suite duquel elle obtient un baccalauréat,* décrit la vice-doyenne aux études de 1er cycle de la FSI. *L'avantage est que les étudiants pratiquent et accumulent ainsi de l'expérience en même temps qu'ils étudient puisqu'ils travaillent deux jours par quinzaine sur le terrain.* »

C'est ce type de programme qui deviendra peut-être un jour obligatoire. Pour l'instant, le ministère de la Santé, qui n'a pas répondu à notre demande d'entrevue, a lancé une étude prospective afin d'évaluer les besoins du réseau infirmier, avant de revoir, s'il le faut, sa décision du 8 janvier dernier.

CORALIE MENSA

DEC INFIRMIÈRE TECHNICIENNE		BAC INFIRMIÈRE CLINICIENNE
2 000	Nombre d'heures de cours	4 000
entre 40 800 $ et 65 100 $	Salaire annuel moyen	entre 41 500 $ et 79 300 $
3 ans de formation collégiale qui préparent aux soins généraux et aux techniques de soins	Formation	3 ans de formation universitaire plus théorique et plus approfondie

RECHERCHONS

DONNEURS DE SPERME

pour aider les personnes infertiles

> Hommes entre 18 et 40 ans
> De toutes nationalités
> En bonne santé
> Confidentialité assurée

Pour information, appeler au (514) 345.9877 poste 2237

PROCREA
Centre de Cryoconservation

Tous les chemins mènent au bac

Se concentrer sur une seule discipline, ou en combiner deux avec une majeure et une mineure, ce sont deux façons d'obtenir un baccalauréat à l'université. Si les programmes courts gagnent en popularité, le nombre de diplômés d'un baccalauréat spécialisé reste majoritaire.

« *Initialement, je me suis inscrit à un programme court, car je voulais des cours en informatique, mais dans le cadre d'un programme diversifié et plus rapide à compléter,* explique l'étudiant à l'UdeM François Thibault. *J'avais déjà en vue le bac par cumul, qui offre davantage de latitude relativement aux choix de cours et aux connaissances connexes.* »

L'étudiant incarne à lui seul la diversité des choix qui s'offrent à la communauté estudiantine. Il terminera bientôt son baccalauréat en informatique et sa majeure en géographie qu'il combinera avec la mineure en arts et sciences ou le certificat en informatique appliquée qu'il a déjà en poche afin d'obtenir un deuxième baccalauréat, celui-là par cumul.

Durant l'année civile 2012 à l'UdeM, 609 étudiants ont obtenu un baccalauréat par cumul sur un total de 6006 bacheliers. Le cumul de trois certificats reste le moyen privilégié des étudiants pour obtenir un baccalauréat par cumul. En effet, 462 étudiants ont cumulé trois certificats, tandis que 147 diplômés ont préféré combiner une majeure et une mineure.

Si certains visent expressément le baccalauréat par cumul, d'autres y voient un passage obligé. « *Chez nous, certains vont faire une mineure ou une majeure, et vont aux HEC,* indique le directeur du Département d'économie Michel Poitevin. *Cela peut être une passerelle.* »

La responsable de l'organisation académique au Département de psychologie, Thérèse Lauzé, constate de son côté que « *les candidats qui ne sont pas admis au bac vont passer par la mineure pour augmenter leur moyenne.* » Mais elle déclare que ceux qui choisissent la majeure le font dans le cadre d'un bac par cumul.

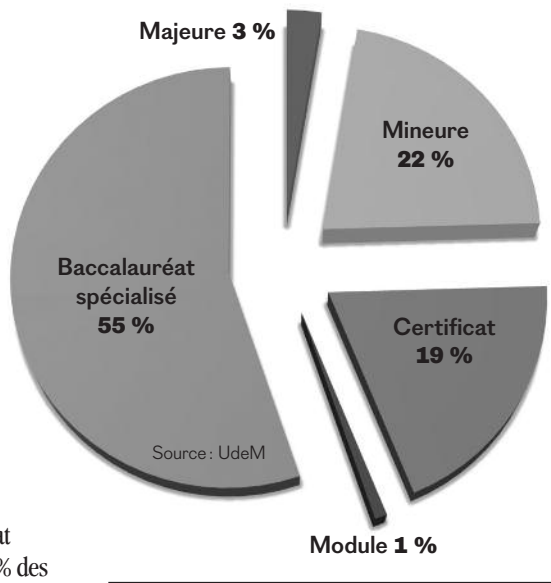
L'UdeM au-desssus de la moyenne

À l'Université, 44 % des nouveaux inscrits au premier cycle en 2012-2013, l'étaient dans une mineure, une majeure ou un certificat. L'UdeM compte donc une proportion plus considérable de nouvelles inscriptions aux programmes courts que la moyenne nationale, qui est de 25 %. De son côté, le baccalauréat spécialisé comptait pour 55 % des arrivants lors de la même période.

Le portait varie cependant selon les départements. « *Très peu d'étudiants suivent les programmes courts, car seule l'obtention du baccalauréat donne accès à un permis d'exercice auprès de l'Ordre des chimistes du Québec* », précise le responsable des programmes au Département de chimie, Richard Giasson.

À l'UQAM, 39 % des 30 516 étudiants inscrits au premier cycle en septembre 2013 l'étaient dans un programme court (mineure, majeure ou certificat). L'Université McGill, à l'instar des universités américaines et des universités anglophones canadiennes, n'offre pas à ses étudiants la possibilité de s'inscrire seulement à la mineure ou à la majeure. Les étudiants doivent obligatoirement y être inscrits dans le cadre d'un baccalauréat. Ce système spécialisé est donc très différent de celui de nos universités francophones. « *Il est difficile de comparer les avantages et les désavantages des deux formules puisque le programme de 1er cycle de ces établissements couvre quatre années* », renchérit le vice-recteur adjoint aux études de premier cycle, Jean-Pierre Blondin.

Répartition des nouveaux étudiants inscrits en septembre 2012



L'étudiant François Thibault ne voit aucun inconvénient à son cheminement personnalisé. « *Une formation moins spécialisée ne forme pas des finissants moins compétents, car il est possible de suivre tous les cours désirés et nécessaires dans sa formation.* » L'étudiant affirme avoir particulièrement apprécié la flexibilité dont il a bénéficié.

Mineures prisées

Même si le baccalauréat spécialisé reste le programme le plus prisé à l'UdeM, le nombre de nouveaux inscrits à la mineure et au certificat a augmenté, selon Jean-Pierre Blondin. « *Par contre, le nombre d'inscriptions à la majeure est resté stable* », ajoute M. Blondin. Si le baccalauréat spécialisé a absorbé une grande partie de l'augmentation de la population étudiante des dernières années, toute proportion gardée, ce sont les programmes de mineures et de certificats qui ont connu la plus forte augmentation.

À l'UQAM, le nombre d'inscrits aux programmes de mineures a presque doublé entre 2009 et 2012, passant de 77 à 147. Même son de cloche du côté de la majeure où le nombre d'étudiants est passé de 257 à 403.

AMÉLIE GAMACHE

Le saviez-vous ?

MINEURE : Programme de premier cycle de 30 crédits d'une durée d'un an. Ce programme menant à un diplôme peut être combiné avec deux autres mineures ou avec une majeure pour former un baccalauréat.

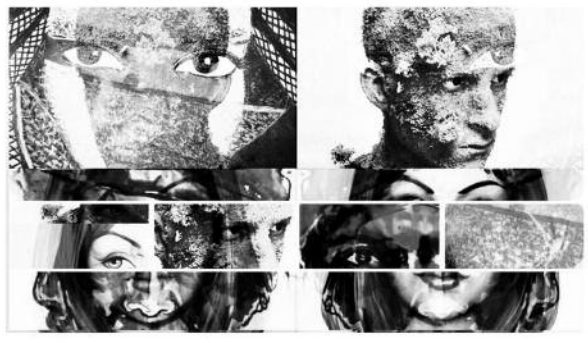
CERTIFICAT : Programme de premier cycle autonome de 30 crédits menant à l'obtention d'un certificat. Il peut être associé à deux mineures ou à une majeure pour l'obtention d'un baccalauréat.

MAJEURE : La majeure comporte des cours qui totalisent 60 crédits. Ce programme donne droit à un diplôme. Associé à une mineure ou à un certificat, il peut donner droit à un baccalauréat.

Colloque étudiant

«Je est un autre»

Regards croisés sur les frontières de l'identité



Président d'honneur:

le philosophe

Charles Taylor

11 février 2014

Au Carrefour des arts et des sciences

Local C-3061

Programme complet

facebook.com/colloquejeestunautre

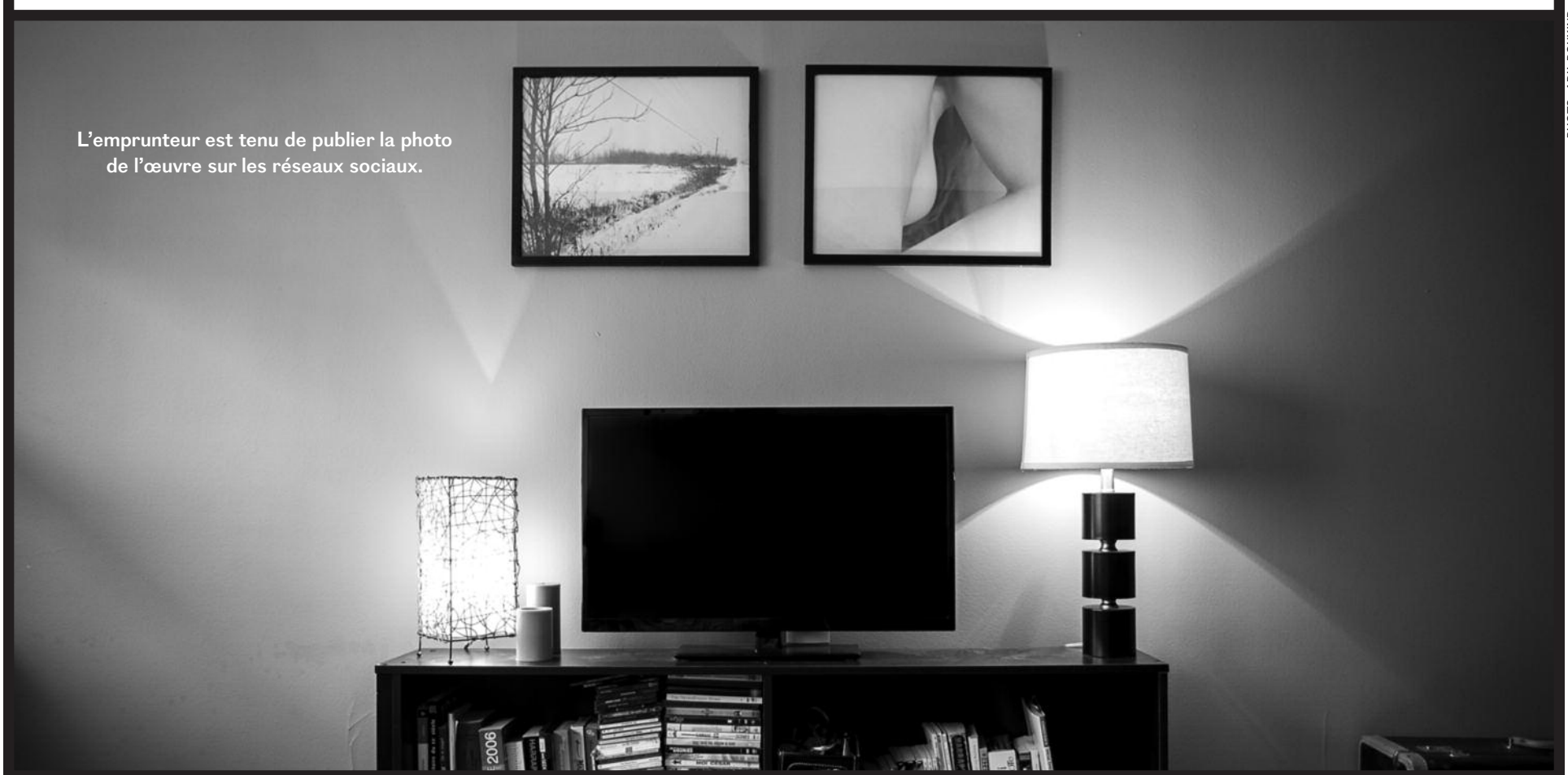
Entrée libre, mais inscription obligatoire

Avec dîner: 10$ (réservation requise)

S'inscrire avant le 6 février: lespetitesdistances@gmail.com

L'art accessible et gratuit

Remplacer son vieux poster de Bob Marley par l'œuvre d'un photographe professionnel ou sa toile Ikea par le tableau original d'un artiste local sans dépenser une fortune est maintenant possible. Depuis le mois de novembre dernier, le programme Prêt d'art permet d'emprunter une œuvre d'art gratuitement pendant un an grâce à un contrat liant l'artiste et l'emprunteur.



L'emprunteur est tenu de publier la photo de l'œuvre sur les réseaux sociaux.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Prêt d'art est l'initiative d'une artiste et diplômée en histoire de l'art de l'UdeM, Frédérique Marseille. *« J'avais plein d'œuvres chez nous et je n'avais pas d'exposition en vue, mais je voulais que quelqu'un les ait plutôt qu'elles traînent dans mon placard,* affirme la fondatrice. *Je suis allée sur Facebook pour offrir mes toiles et en seulement une journée, j'ai eu 26 réponses. »*

> *« Admirer une œuvre d'art au quotidien peut permettre d'arriver à l'apprécier à sa juste valeur. »*
>
> **PIERRE-ÉTIENNE LAVALLÉE**
> Étudiant en mathématiques et statistique à l'UdeM

C'est ainsi que l'idée du programme est née. Frédérique Marseille a créé une plateforme web sur laquelle le public a accès à environ 40 œuvres pour l'emprunt. *« L'idée, ce n'est pas de louer les œuvres, mais de les prêter gratuitement pour qu'elles aient le plus grand rayonnement possible »,* explique-t-elle. L'emprunteur et l'artiste sont liés par un contrat d'une durée d'un an assurant entre autres que si l'œuvre est endommagée ou perdue, l'emprunteur en paiera la valeur marchande.

L'artiste et l'emprunteur

Pour l'une des dix artistes participant présentement au programme Prêt d'art, Émilie Mercier, la visibilité que procure celui-ci est un de ses plus grands atouts. *« Ça m'a permis de dépoussiérer des œuvres que j'avais et que personne n'aurait vues parce que je n'avais pas d'intérêt à exposer »,* confie l'artiste.

Selon les termes du contrat, l'emprunteur doit exposer l'œuvre qu'il emprunte et en publier la photo sur les réseaux sociaux afin de donner de la visibilité à l'artiste. *« Comme c'est une galerie en ligne, j'ai toujours hâte de voir la photo publiée par l'emprunteur,* confie-t-elle. *C'est excitant de se demander où la toile se trouve, et si elle est mise en valeur. »*

Le projet ne vise pas que les connaisseurs d'art, mais bien la population dans son ensemble. *« Aujourd'hui, internet permet la démocratisation totale du goût,* croit Frédérique Marseille. *L'idée ici n'est pas de tuer le modèle qui existe déjà, mais d'en créer un autre pour permettre à un plus grand nombre de personnes de consommer de l'art. »*

Le programme est avantageux pour les gens qui ne peuvent pas nécessairement se permettre d'acheter des œuvres, comme les étudiants. *« Il n'y a plus de bonnes raisons de ne pas avoir d'art à la maison, c'est gratuit »,* se réjouit-elle. À ce jour, 30 œuvres ont déjà été empruntées.

L'art visuel présent sur les campus

Dans le milieu universitaire, l'Université Laval offre depuis plusieurs années la location d'œuvres de sa collection. Les étudiants peuvent faire une location d'une durée de quatre mois moyennant des frais de dix dollars. L'étudiante en traduction à l'Université Laval Carolane Lakatos dit connaître l'existence du programme, mais n'en a jamais profité. *« Je louerais sûrement des œuvres d'art pour le plaisir, pour pouvoir changer de décor plus souvent, mais je dois considérer mon budget avant d'envisager d'utiliser ce service »,* affirme-t-elle.

À l'UdeM, un tel service n'existe pas. *« L'Université n'a pas de collection spécifique pour le prêt,* indique la directrice du Centre d'exposition de l'UdeM, Louise Grenier. *Nous avons une collection patrimoniale qui est représentative de l'histoire du Québec en arts. »* Elle soutient que les œuvres n'ont souvent pas la même valeur dépendamment du type de collection. *« Une collection pour prêt est souvent constituée de pièces en multiples exemplaires. C'est pour ça qu'elles peuvent être prêtées,* rappelle-t-elle. *Par contre, nous pouvons mettre à disposition nos œuvres d'art à des institutions qui rencontrent les standards muséologiques de conservation et de sécurité. »*

Frédérique Marseille aurait apprécié qu'une telle initiative soit lancée au sein de l'UdeM à l'époque où elle y étudiait. *« Avoir connu ce système, je l'aurais grandement appuyé et suggéré à mes amis amateurs d'art »,* soutient-elle.

Plusieurs étudiants auraient un intérêt pour un programme semblable à celui de l'Université Laval. *« Je serais intéressée parce que j'adore l'art, mais je n'ai pas les moyens d'acheter des œuvres »,* explique l'étudiante au doctorat en optométrie Jeanne Morency.

Pour d'autres étudiants, pouvoir côtoyer l'art pendant une longue période est l'un des attraits majeurs du prêt. *« Admirer une œuvre d'art au quotidien peut permettre d'arriver à l'apprécier à sa juste valeur »,* croit l'étudiant en mathématiques et statistique à l'UdeM Pierre-Étienne Lavallée.

Pour l'instant, seul un nombre limité d'artistes peut offrir ses œuvres sur Prêt d'art, mais la fondatrice a d'autres ambitions pour son projet. *« Le prêt d'art qui existe aujourd'hui n'est que la première phase, je suis encore l'intermédiaire entre l'artiste et le public et j'aimerais justement qu'il n'y ait plus besoin d'intermédiaire »,* dit-elle. Le 13 janvier dernier, Prêt d'art annonçait le lancement d'une plateforme web à partir de laquelle des artistes du monde entier pourront offrir leurs œuvres pour le printemps 2014.

MICHELLE PAQUET
en collaboration avec
DOMINIQUE CAMBRON-GOULET

Docteur et chef d'orchestre

L'étudiant en direction d'orchestre Rodrigo de Carvalho vient de terminer son doctorat. Le 25 janvier dernier, à la salle Claude-Champagne de la Faculté de musique de l'UdeM, il dirigeait un orchestre de 24 musiciens lors de son dernier récital en tant qu'étudiant de l'UdeM. Rodrigo est l'un des rares étudiants à terminer l'université avec l'intention de devenir chef d'orchestre.

Le chef d'orchestre Rodrigo de Carvalho s'est intéressé de près à l'œuvre du compositeur brésilien Heitor Villa-Lobos.

PHOTO : ADIL BOUKIND

L'UdeM offre son doctorat en direction d'orchestre depuis 2001. Cette spécialisation est très contingentée : cette année, il n'y avait que deux doctorants, dont Rodrigo. Jean-François Rivest, directeur artistique de l'Orchestre de l'UdeM, est l'un des professeurs titulaires du doctorat. *« Il n'y a pas tellement de place dans notre monde artistique pour les chefs d'orchestre,* explique-t-il. *Cela ne servirait à rien de faire miroiter cette possibilité de carrière à trop d'étudiants. »*

> *« C'est un musicien de très haut niveau, original, qui a sa façon de penser et qui transmet sa joie de vivre à travers la musique. »*
>
> **JEAN-FRANÇOIS RIVEST**
> Directeur artistique de l'Orchestre de l'UdeM et professeur titulaire du doctorat en direction d'orchestre de l'UdeM

Le doctorat consiste à analyser en profondeur des partitions pour former l'étudiant à dégager sa propre interprétation de l'œuvre. Durant son doctorat, Rodrigo, qui est d'origine brésilienne, s'est intéressé de près à la manière dont le célèbre compositeur brésilien Heitor Villa-Lobos jouait ses propres œuvres en les réinterprétant.

Une passion pour la musique

La mère de Rodrigo est professeure au conservatoire de São Paolo, ce qui conduit le musicien dès sa petite enfance à pratiquer des instruments comme le piano et le violon. Le musicien se joint très tôt à des orchestres de São Paolo. *« À l'âge de 16 ans, je jouais du violon dans un orchestre,* relate-t-il. *À ce moment-là, je savais déjà que je voulais être chef d'orchestre. »*

Rodrigo s'intéresse à la Hongrie, à l'écoute de ses grands chefs du 20e siècle, comme Eugène Ormandy, Fritz Reiner ou encore Antal Dorati, et décide de suivre ses études à Budapest en direction d'orchestre.

Il rentre finalement au Brésil et se joint à l'orchestre symphonique du théâtre de São Paolo en tant qu'assistant, puis chef principal. *« À l'issue de mon contrat, comme je n'avais pas directement un travail, j'ai pris en considération la possibilité de faire un doctorat »,* affirme-t-il.

Le musicien choisira de poursuivre ses études à Montréal. *« Après toutes ces années passées en Europe et au Brésil, aller au Canada était un juste milieu entre les deux,* confie le futur chef. *J'ai choisi l'UdeM pour le côté pratique qu'offre son doctorat en direction d'orchestre. »*

Le chef d'orchestre passe alors de longues heures à étudier seul auprès de ses professeurs de l'UdeM Jean-François Rivest et Paolo Bellomia. *« J'ai enregistré, j'ai dirigé des concerts, des opéras,* explique-t-il. *Cela m'a permis d'avoir une relation de collègue à collègue avec mes professeurs ; on partage nos visions et nos expériences. »*

Jean-François Rivest se sent privilégié dans son rôle de professeur de direction d'orchestre avec des étudiants comme Rodrigo. *« Sa culture, ses origines brésiliennes et l'expérience qu'il a acquise aux quatre coins du monde font de lui une personne intéressante et très riche,* confie-t-il. *C'est un musicien de très haut niveau, original, qui a sa façon de penser et qui transmet sa joie de vivre à travers la musique. »*

À la fin de son doctorat, l'étudiant est invité à diriger un orchestre. Rodrigo de Carvalho a toutefois rencontré quelques difficultés lorsqu'est venu le temps de monter l'orchestre pour son récital de fin de doctorat. *« Je dois diriger un concert, mais l'Université ne met aucun orchestre à ma disposition et il n'y a pas d'argent,* observe le doctorant. *J'ai invité les gens à participer, des bénévoles, mais personne ne veut jouer sans être payé. »* Pour cette raison, Rodrigo a dû travailler avec des orchestres réduits lors de son concert.

RODOLPHE PARENT

UN MAESTRO, DEUX ORCHESTRES

Rodrigo de Carvalho, chef d'orchestre brésilien né à São Paolo, a dirigé 12 musiciens avec la *Grand Partita* de Mozart et 24 avec *Les Symphonies d'instruments à vent* de Stravinsky à la salle Claude-Champagne de la Faculté de musique, devant une quarantaine de personnes le 25 janvier dernier. Le doctorant est satisfait de sa prestation et content de la performance de ses musiciens.

Le son sous toutes ses formes

L'UdeM propose depuis cette année un baccalauréat en musiques numériques. Composition numérique, conception de logiciels de création musicale, enregistrement en studio et psycho-acoustique sont autant de cours enseignés dans ce programme dédié à l'analyse et la création sonore.

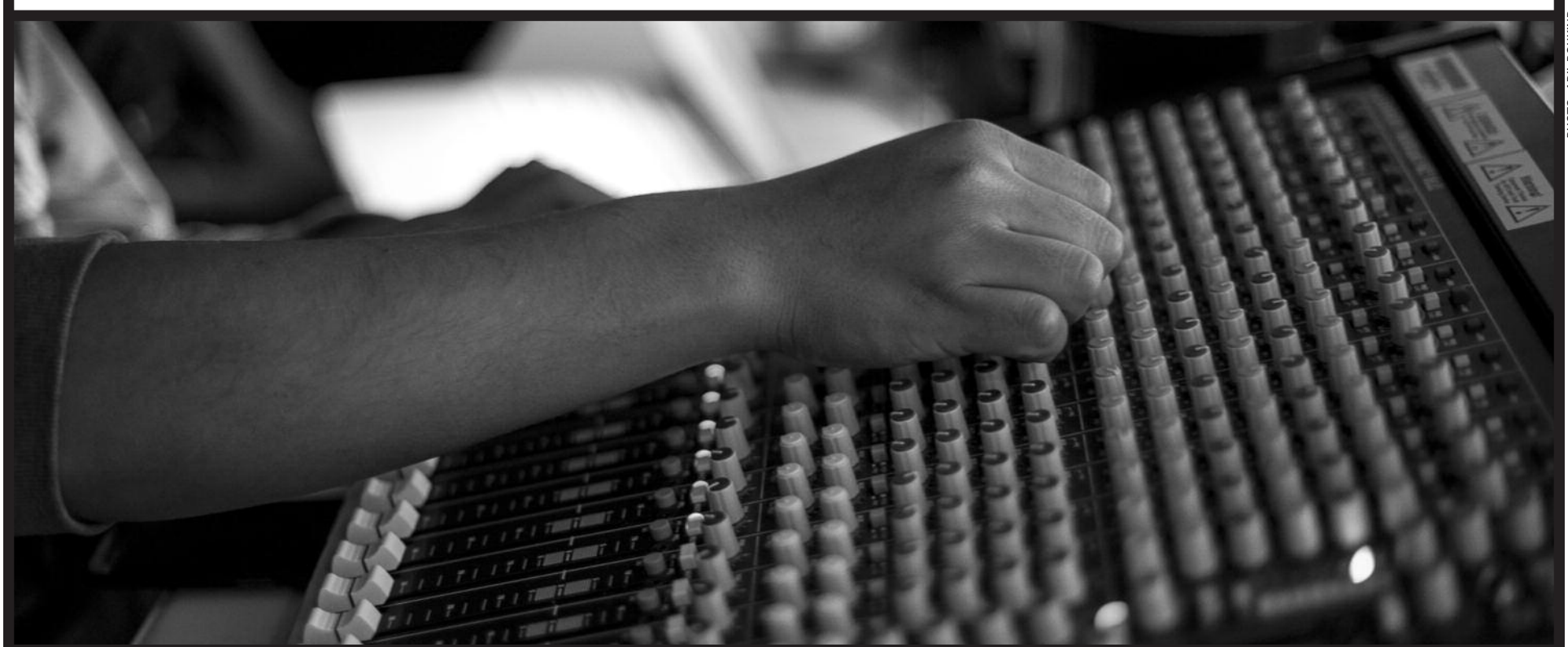


PHOTO : ADIL BOUKIND

L'enregistrement en studio est l'un des axes des programmes de musiques numériques.

« L'*ordinateur est notre instrument de musique,* explique l'étudiant en musiques numériques Patrick Lavoie. *Le programme nous incite aussi à comprendre scientifiquement les effets du son sur le corps et le cerveau.* »

En 2008, l'ingénieure de formation et professeure à la Faculté de musique de l'UdeM Caroline Traube a eu l'idée de fonder ce programme. La mineure d'abord, puis la majeure l'année suivante. *« Je voulais que des musiciens puissent avoir des cours de science et s'y intéresser »,* lance-t-elle. Si le programme est résolument tourné vers la musique en général, le son analysé, scruté, décortiqué, déformé, en est le moteur central. *« C'est une formation hybride, on a une approche scientifique, mais l'objectif reste toujours la création »,* ajoute-t-elle.

Dépassé par son propre succès, le programme de musiques numériques – mineure, majeure et baccalauréat réunis – est devenu le plus demandé de la Faculté de musique. À tel point que certaines candidatures ont dû être refusées cette année. Aujourd'hui, 160 étudiants y sont inscrits. *« J'ai toujours voulu être dans un studio d'enregistrement,* explique l'étudiante au baccalauréat, Véronique Lacroix. *Ici, toutes les orientations sont possibles, c'est génial.* »

« L'expression "musiques numériques" est un peu désuète, surtout que depuis quatre, cinq ans, toutes les musiques sont numériques », concède le directeur du programme, Jean Piché. Cette appellation est en fait la traduction du terme anglais *« digital music »,* le meilleur terme que la direction ait trouvé pour qualifier ce programme regroupant bien des ateliers, dont la création de bruitages et de logiciels musicaux, l'intégration sonore à l'écran, l'enregistrement en studio et le mixage par exemple.

« Les cours et les travaux sont tellement variés, ça attire forcément des élèves », croit Patrick Lavoie. En un an et demi, l'étudiant a notamment enregistré un orchestre dans une église et créé l'ensemble des musiques et des sons pour une radio dans un jeu vidéo.

Le monde professionnel à portée de main

À l'issue de ce programme, Patrick Lavoie souhaite faire de la création sonore pour les jeux vidéo. Sa passion pour son domaine d'études l'a par ailleurs décidé à créer avec d'autres étudiants le cercle d'audionumérique, une association réunissant tous les étudiants du programme. *« Ce qu'on veut, c'est promouvoir le travail des étudiants et créer une interface avec les entreprises »,* détaille-t-il.

Pousser l'Université à proposer des stages dans les entreprises pendant la scolarité fait partie des projets des étudiants. *« Avec tous les travaux à faire, en sortant de l'Université, on a un portfolio bien rempli, on peut vraiment montrer de quoi on est capable »,* estime Véronique Lacroix. Entre le conseil artistique, la recherche pour les médias, le design sonore pour le cinéma et le jeu vidéo, la psychologie cognitive, la programmation et l'informatique, les débouchés ne manquent pas à l'appel.

MARIUS RIVIÈRE

Ciné-Campus

Janvier | Février 2014

Nouvel équipement numérique!

Chasse au Godard d'Abbittibbi
Chronique d'Éric Morin
29 janvier
à 17 h 15, 19 h et 21 h 30

Alabama Monroe
The Broken Circle Breakdown
Drame musical de Félix Van Groeningen
4 et 5 février
à 17 h 15 et 20 h

ADMISSION GRATUITE pour les amis Facebook des Activités culturelles

Wadjda
Chronique sociale de Haifaa Al-Mansour
11 et 12 février
à 17 h 15, 19 h 30 et 21 h 30

Dans le cadre de la SEMAINE INTERCULTURELLE

Étudiants : 4 $
Carte Ciné-Campus : 30 $ pour 10 films
Employés UdeM et grand public : 5 $
Carte Ciné-Campus : 40 $ pour 10 films
Employés UdeM
20 % de rabais à la projection de 17 h 15

Info-FILMS : 514 343-6524
sac.umontreal.ca
Centre d'essai / Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6e étage
Métro Édouard-Montpetit ou autobus 51

Suivez-nous! Activites.culturelles.UdeM @SAC_UdeM

saé Activités culturelles Services aux étudiants

Université de Montréal

Écrire Côte-des-Neiges

La quatrième édition du festival de littérature et d'aménagement urbain Lire Montréal est de retour cette année. À cette occasion, un concours d'écriture est lancé sous le thème de la main de l'ouest, le chemin de la Côte-des-Neiges.

Écrire à propos d'endroits inspirants du chemin de la Côte-des-Neiges, tel est le défi lancé par Lire Montréal.

PHOTO : ADIL BOUKIND

Depuis 2011, le festival Lire Montréal met en valeur chaque année un arrondissement de Montréal en promouvant la création d'œuvres littéraires et artistiques sur le thème du quartier choisi. Cette année, le quartier Côte-des-Neiges est à l'honneur.

Le concours est ouvert à tous, étudiants comme jeunes écrivains. Les auteurs désirant soumettre une œuvre sous forme de nouvelle, d'essai, de poème ou même de bande dessinée sont appelés à respecter un maximum de deux mille mots ou de trois planches pour les œuvres illustrées. Les écrits doivent être envoyés avant le 17 avril 2014. Le jury sera constitué de deux personnes travaillant dans les domaines de la littérature et de l'aménagement urbain, et d'un résidant du quartier.

Le doctorant en études urbaines à l'UQAM et coorganisateur du festival, Samuel Mathieu, présente le chemin de la Côte-des-Neiges comme le cœur du quartier. *« En intitulant le concours "La main de l'ouest", on cherche un imaginaire qui représente l'essence du quartier »,* explique-t-il. Les propositions retenues rejoindront la vision de l'événement en présentant une lecture originale du quartier ou d'un aspect de celui-ci.

Nombreux sont les endroits inspirants à partir desquels il est possible d'extraire le contenu recherché. *« Le cimetière et l'Oratoire, tout comme l'aspect de la diversité culturelle, confèrent des éléments spirituels au quartier, sans compter les marchés, les chaînes commerciales,* poursuit le jeune gestionnaire. *Bref, toute la symbolique qui détonne un peu du reste de Montréal et qui peut toucher l'imaginaire. »*

Potentiel à exploiter

David Clerson, l'auteur du livre *Frères* paru en 2012, est le gagnant de la deuxième édition du concours, dont le thème était l'imaginaire du marché aux puces Saint-Michel. Selon lui, l'originalité du concours réside dans les lieux à propos desquels il est proposé d'écrire. *« Ces endroits ne sont pas, sinon peu présents dans la littérature québécoise, et présentent souvent un potentiel narratif fabuleux »,* prétend l'ancien lauréat.

L'étudiante en médecine à l'UdeM Simone Paquette, qui a mis en scène la pièce de théâtre *La déprime*, présentée du 29 au 31 janvier prochains au pavillon J.-A. DeSève, a prévu de participer au concours. *« J'aime écrire, j'adore la ville de Montréal, et le quartier Côte-des-Neiges est l'endroit où j'étudie,* assure-t-elle. *J'y passe donc beaucoup de temps et je trouve que les contrastes qui s'y trouvent sont intéressants. »*

Le vent dans les voiles

Bien que Lire Montréal soit un jeune festival, tout porte à croire que le concept est là pour rester. Du moins, c'est ce qu'espère la cofondatrice de l'événement, Charlotte Horny. *« D'année en année, de plus en plus de gens participent au projet,* assure l'organisatrice. *Les appels à la contribution trouvent toujours des réponses favorables. »*

Comme la majorité des nouveaux projets culturels montréalais, le financement représente un obstacle à la pérennité de la mission, mais Mme Horny ne s'en fait pas pour autant. *« Je crois qu'il y a suffisamment de quartiers à explorer pour continuer,* dit-elle. *On n'a jamais eu de subventions, mais la créativité est de mise lorsqu'on fait face à un budget minimaliste. »*

Le festival, qui se tiendra du 2 au 4 mai prochains, a auparavant exploré le Plateau-Mont-Royal, Saint-Michel et Saint-Henri.

CHARLES-ANTOINE GOSSELIN

Côte-des-Neiges en chiffres

- Environ **100 000** habitants
- **Une personne sur deux** est née à l'extérieur du Canada
- Revenu moyen des résidants **27 871 $**
- **27 %** de la population a le français comme langue maternelle
- **71,9 %** des habitants vivent en famille

BREF HISTORIQUE

Une partie de la seigneurie de l'île de Montréal est nommée Côte-des-Neiges en 1698. De nombreux hôpitaux s'y installent au 19e siècle, profitant de l'éloignement de Montréal et de ses dangers d'épidémie.

En 1862, le chemin de la Côte-des-Neiges est construit, il devient la voie d'accès à partir du centre-ville. Le village est annexé à la ville de Montréal en 1910. Autrefois surnommé le « village des tanneurs », Côte-des-Neiges s'urbanise, notamment avec la venue des collèges Brébeuf et Notre-Dame, mais également de l'Université de Montréal, entre les deux guerres. De nombreux immeubles à logements sont construits sur la rue Édouard-Montpetit. Le quartier prend son envol.

Aujourd'hui, Côte-des-Neiges compte sept hôpitaux, une université et ses deux écoles affiliées, HEC Montréal et Polytechnique. Il fait partie de l'arrondissement le plus populeux de la ville, Côte-des-Neiges–Notre-Dame-de-Grâce.

CAMILLE DUFÉTEL

Un air de Catalogne

L'exposition sur l'État catalan *Barcelone 1714 – tricentenaire d'une défaite historique* est présentée jusqu'au 16 février à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines (BLSH). Le Département de littératures et de langues modernes souhaite à cette occasion présenter la mineure en études catalanes proposée à l'UdeM depuis la session d'automne 2013.

Un tableau attire le regard des habitués de la BLSH. C'est une reproduction du peintre catalan Antoni Estruch de *L'Onze de Setembre*. *« J'ai remarqué qu'il y avait une exposition*, confie l'étudiante en économie et politique Margaux Dupuis. *Je suis entrée, et mon regard a tout de suite été attiré par cette toile. L'exposition évoque la guerre entre la Catalogne et l'Espagne. »*

Le 11 septembre 1714, Barcelone est tombée aux mains des troupes franco-espagnoles. Aujourd'hui, ce même jour est la fête nationale catalane. L'exposition offre un large choix de livres et d'explications sur cet événement historique, ainsi qu'une réplique de la bannière de sainte Eulalie de Barcelone, patronne de la capitale catalane.

L'étudiant au doctorat en traduction Marc Pomerleau, qui a complété le module de catalan à l'UdeM, trouve le thème de l'exposition très pertinent du point de vue de l'actualité. *« Cette année, les Catalans veulent faire un référendum sur l'indépendance de leur territoire,* indique-t-il. *La Catalogne et le Québec sont assez semblables au plan culturel : ce sont deux régions qui ont leur langue propre et une culture différente du pays auquel elles appartiennent. »* Selon Margaux Dupuis, la comparaison est notable. *« Il y a beaucoup de liens entre le gouvernement catalan et le gouvernement québécois, surtout depuis les 20 dernières années. »*

Promouvoir la langue catalane

Mais si l'UdeM s'intéresse tant à cette défaite historique, c'est avant tout pour promouvoir sa nouvelle mineure en langue catalane. *« Certaines langues sont plus rares et c'est intéressant que l'UdeM puisse proposer de tels cours »,* assure Marc Pomerleau. Au Québec, si une seule école de langue l'enseigne, l'option existait néanmoins déjà ailleurs. *« Plus de 150 universités à travers le monde enseignent le catalan,* affirme le responsable du programme, Èric Viladrich Castellanas. *À l'UdeM, le module existe depuis 2007, mais la mineure ne se donne que depuis septembre. »*

Èric Viladrich Castellanas a remarqué un certain engouement des étudiants pour le module. *« Avec le succès des cours, on a réalisé que c'était important de donner aux études catalanes le même niveau que peut avoir une autre langue »,* rapporte-t-il.

Les étudiants peuvent désormais combiner la mineure à n'importe quel autre programme de premier cycle afin d'obtenir un baccalauréat par cumul. *« J'ai fait le module de langue catalane au complet,* explique Marc Pomerleau. *Je pense que la mineure a de bonnes chances de plaire. »*

Dans cet objectif de promotion, et pour célébrer le tricentenaire de la guerre de Succession d'Espagne en Catalogne, d'autres activités seront organisées par l'Université, notamment une lecture collective le 11 mars du roman *Victus* de l'auteur catalan Albert Sánchez-Piñol, à la librairie Olivieri sur le Chemin de la Côte-des-Neiges.

ANASTASSIA DEPAULD

Barcelone 1714
tricentenaire d'une défaite historique
à la BLSH jusqu'au 16 février

PHOTO : ADIL BOUKIND

Le 11 septembre 1714, date d'une défaite historique à Barcelone, fait l'objet d'une exposition à la BLSH.

PHOTO : TAHIA WAN

Le Japon, soumis à la fragilité de son territoire, doit sans cesse s'adapter sur le plan architectural.

Reconstruire un Japon sinistré

Le grand séisme survenu en mars 2011 dans l'est du Japon a amené de nombreux architectes à s'interroger sur les possibilités d'infrastructures en situation d'urgence. Les réalisations architecturales de la société japonaise, constamment soumise à l'insécurité de son territoire, font l'objet d'une rétrospective au Centre d'exposition de l'UdeM du 21 janvier au 9 février.

Réalisée par l'organisme de promotion de la culture japonaise Japan Foundation et présentée en partenariat avec le Centre d'exposition de l'UdeM, l'exposition *Reconstruction et adaptation architecturales dans le nord-est du Japon après le grand séisme de mars 2011* présente le travail d'architectes bénévoles, locaux et étrangers réalisé à divers niveaux d'intervention.

Au lendemain de la catastrophe de 2011, plusieurs organisations, incluant les architectes locaux et étrangers, les universités et l'Institut japonais des architectes, ont lancé des projets de soutien aux victimes et des enquêtes traitant de l'apport architectural en situation d'urgence.

L'exposition propose plus de cinquante panneaux explicatifs et une douzaine de maquettes visant à sensibiliser le public à l'importance de l'architecture et du design en région sinistrée. *« Ces panneaux, maquettes et vidéos transmettent un message commun : l'architecture est à la fois fragile et facilement destructible par un séisme,* affirme le professeur à l'école d'architecture de l'UdeM et membre organisateur de l'exposition, Georges Adamczyk. *Mais le savoir-faire architectural permet de réagir rapidement pour soulager ces populations sinistrées. »*

L'étudiante à la maîtrise en histoire de l'art à l'UdeM Gabrielle Mathieu est chargée de détailler aux visiteurs certains panneaux et maquettes de l'exposition. *« Une partie de l'exposition est réservée à la planification du territoire japonais situé en hauteur »,* rapporte-t-elle. Plusieurs maquettes expliquent par exemple comment aménager le territoire en hauteur tout en restant près de la mer, afin de préserver le lien entre les Japonais, la mer et la pêche. Le bois, très présent dans les maquettes, reflète la culture japonaise. Un peu plus loin, un panneau apprend aux visiteurs comment une aire de jeux réalisée en carton a été construite afin d'apprendre aux enfants à se réapproprier les espaces.

Solidarité et architecture

L'objectif est de montrer le savoir-faire et l'expertise locale japonaise. *« Il s'agit également de mettre l'accent sur une culture altruiste exceptionnelle,* explique le professeur à l'école d'architecture de l'UdeM spécialisé en conception et développement de système constructif, Roger Bruno Richard. *Certains projets ont été d'abord soumis à la concertation populaire. »*

L'étudiant en échange à l'école d'architecture à l'UdeM Olivier Guertin trouve qu'il est intéressant de constater le rôle de l'architecture et de l'urbanisme en situation d'urgence. *« La créativité est un réel vecteur de solutions durables et humaines »,* pense-t-il.

M. Richard, quant à lui, rappelle que *« ces initiatives spontanées d'architectes répondent aussi à un devoir de mémoire envers ses populations touchées par des catastrophes naturelles. »* L'histoire japonaise est jalonnée de catastrophes naturelles qui ont façonné son histoire : les architectes se sont donné le devoir d'en dessiner les contours.

TAHIA WAN

Reconstruction et adaptation architecturales dans le nord-est du Japon après le grand séisme de mars 2012
au Centre d'exposition de l'UdeM
jusqu'au 9 février

À chaque numéro, *Quartier Libre* offre la chance à l'un de ses journalistes d'écrire une nouvelle de 500 mots sur un thème imposé. Le thème de ce numéro est: bulle

Spleen de janvier

une nouvelle de CAROLINE POLIQUIN

Je n'en pouvais déjà plus de cet hiver qui ne finit jamais. En regardant par la fenêtre, on ne voyait que l'absence de vie. Il était cinq heures et la nuit commençait déjà à tomber. Les arbres aux branches tordues semblaient eux aussi recroquevillés dans le froid tranchant de janvier. Assis devant mon ordinateur, je fixais la page blanche. Le trait vertical clignotait et ne m'était d'aucune aide. Je m'étais levé tard et avait passé l'après-midi à le contempler, comme si j'espérais l'entendre me déclarer quelque chose. J'étais plongé dans ma bulle, et il était temps que j'en sorte.

Je devais bouger. De toute façon, il me fallait aller à la recherche de quelque chose à me mettre sous la dent et mon garde-manger avait aussi faim que moi. J'enfilai donc mon manteau et, d'un pas décidé, je sortis de chez moi. La rue Masson semblait endormie. Une faible lumière jaillissait des quelques cafés et restaurants ouverts. Les autres commerces, quant à eux, avaient déjà fermé boutique.

À l'épicerie, rien sur les étagères ne semblait intéressant. Les fruits et légumes parvenus du bout du monde n'avaient aucun intérêt et semblaient fades. Champagne et huîtres ? Sûrement pas, même si mon budget me l'avait permis, je n'en trouverais pas ici. Et puis seul, c'est un peu déprimant. À quoi bon les bulles lorsque l'on n'est pas à deux ? Après avoir erré quelques minutes, je me suis rabattu sur un paquet de pâtes et un pot de sauce tomate. La caissière, aussi joviale qu'à l'habitude, n'esquissa aucun sourire.

Je n'osais pas sortir. Le souvenir du froid et du vent glacé me rebutait. Une silhouette familière apparut. Un bref regard, fuyant et moqueur. Puis, tu disparus. Je devais te rattraper. Je savais que tu m'avais vu, mais tu jouais souvent à ces petits jeux. Je me lançai donc à ta recherche.

La neige avait commencé à tomber et le vent réduisait ma vue, mais il me fallut peu de temps pour te retrouver. C'était instinctif. Tes longs cheveux ondulaient à chacun de tes bonds. De gros flocons s'y collaient et t'entouraient d'un halo. Tu irradiais sous les lampadaires. Tu voltigeais dans la nuit comme le tison d'un feu de camp, tu scintillais. Tu gambadais dans la nuit montréalaise comme si elle était ta demeure.

Bien entendu, tu nous avais ramenés jusque chez nous, j'étais si content de ne pas être seul ce soir encore. Tu étais enfin revenue. Tu grimpais quatre à quatre les marches qui menaient à l'appartement. Je te laissais un peu d'avance. J'attendrai au bas de l'escalier que tu aies fini de tout manigancer. Sans toi, les journées se termineraient bien tristement.

Au bout de quelques minutes, j'escaladai jusqu'à la porte. Tu n'avais pas verrouillé derrière toi. À peine entré, je sentais une odeur sucrée et enivrante, puis j'entendais le son de l'eau. Je décidai de ne pas allumer de lumières. Je me rapprochai silencieusement de toi. Je ne percevais dans la noirceur que la lueur scintillante des chandelles que tu avais allumées. Je glissai ma tête dans l'embrasure de la porte. Tu étais radieuse dans ce bain rempli de bulles.

* * *

Trithérapie musicale

Trois antiviraux musicaux

Par CORALIE MENSA, CAROLINE POLIQUIN et RODOLPHE PARENT

ELECTRO-POP
Monogrenade
Composite

Monogrenade revient avec un second opus, *Composite*, disponible en vente à partir du 4 février. Il y a de cela deux ans, le groupe se faisait remarquer sur la scène rock francophone avec un premier album prometteur, *Tantale*. La pièce d'introduction donne le ton des dix titres : ce sera délicat et sombre, électro et libre. Comme sur l'album précédent, on y retrouve avec bonheur le violoncelle de Marianne Houle et le quatuor à cordes, Mommies on the Run, qui donnent un air aérien aux mélodies électro-pop. Viennent s'ajouter le cor français de Pietro Amato ainsi que de vieux synthétiseurs. Et puis, il y a toujours la voix suave du chanteur, Jean-Michel Pigeon. Le groupe montréalais nous réserve aussi une belle surprise avec la collaboration de Marie-Pierre Arthur sur le titre « Labyrinthe ». Après plusieurs écoutes, ces dix nouvelles pièces se laissent finalement apprivoiser avec plaisir. (C.M.)

Écoute gratuite :
monogrenade.bandcamp.com

ROCK
Passwords
Foreign Pleasures

Foreing Pleasures est le nom du dernier EP de Passwords. Il compte quatre morceaux : « Initiation to Love », « Juliana », « Soul Exchange » et « Human Sacrifice ». Thomas L'Allier (voix et guitare) et Emmanuel Ethier (voix, guitare et synthétiseur) se sont rencontrés au secondaire. Les Montréalais fondent le groupe en 2009 en y ajoutant trois membres : Philippe L'Allier (piano, synthé et voix), Carmel Scurti-Belley (voix et synthé) et Maxime Castellon (basse). Emmanuel Ethier est connu pour la réalisation des albums de Jimmy Hunt et de Peter Peter. Il a aussi joué auprès de Coeur de Pirate. Le son du groupe mélange synthétiseur vintage et guitare rythmée, et son style balance se veut un équilibre entre le rock psychédélique et le pop. D'un morceau à l'autre, on sent une certaine répétition des motifs rythmiques. L'ambiance est tout de même planante. L'album plaira aux amateurs de rock des années 80. (C.P.)

Écoute gratuite :
passwords.bandcamp.com

PUNK
Akousterio
Akousterio

Formé par deux des dix membres qui ont formé le groupe punk québécois eXterio de 1993 à 2011, Akousterio fait dans le folk à tendance punk. Le duo reprend dans cet album, *Akousterio* homonyme, des titres qui ont fait la renommée d'eXterio. Les musiciens sont rejoints par un contrebassiste et le mixeur ayant collaboré avec des groupes tels que Groovy Aardvark et les Cowboys Fringants. L'album est très bien produit : les guitares sonnent très bien, cela donne le goût d'écouter les versions instrumentales, notamment les titres « Chien blanc » et « Bonhomme 7# ». L'énergie dégagée par les guitares d'eXterio a disparu, sauf pour la pièce « 450 ». En revanche, l'esprit punk est toujours présent dans le chant, qui reste fidèle au premier groupe. « Campanile » est énergique et presque enragée. Les paroles ne se révèlent pas très intéressantes, mais le punk ne s'arrête pas nécessairement à cela. (R.P.)

Écoute gratuite :
akousterio.bandcamp.com

PALMARÈS

CISM 89,3 FM - LA MARGE
SEMAINE DU 26 JANVIER 2014
CHANSONS FRANCOPHONES

CISM 89,3 FM la marge

	CHANSON	ARTISTE
1	MÉMÉTIQUE (PROD. KENLO)	OSTI ONE
2	TON SAC DE NATATION	NAVET CONFIT
3	ADIEU MES CHATS	JACQUEMORT
4	BONJOUR TRISTESSE	GRENADINE
5	ARGENTIQUE VINTAGE	LES INCENDIAIRES
6	ENGOURDISSEMENT	KEITH KOUNA
7	MANÈGE	MAUVES
8	VULNÉRABLE COMME UN BÉBÉ CHAT	BLEU JEANS BLEU
9	LONGUEUIL CALICE	SÈXE ILLÉGAL
10	MÉTROPOLIS	MONOGRENADE
11	SOLEIL BLANC	PHILÉMON CIMON
12	VOL DE NUIT	DECIBELLES
13	QUEL QUOI	CORRIDOR
14	POLONIA	CHEVEU
15	PARIS POURRI	ORTIES
16	CORA	GROSSE MONTAGNE
17	TON CHEVAL EST MORT	MONTRÉAL CARNIVORES
18	QUE L'YABE ME SUCE	QUÉBEC REDNECK BLUEGRASS PROJECT
19	BUDA-PEST !	VIOLENCE
20	3 JOURS EN HIVER	AUGUSTE
21	10 H 15, SAMEDI SOIR	AQUASERGE
22	LES RAYONS	ATHLETIC BONNIE
23	MATANTE PIQUANTE	CHEVAL FOU
24	LE CORPS EST LOURD	ON A CRÉÉ UN MONSTRE
25	BRUME #6	PRINCE MYCHKINE
26	HALTÉROPHILIE	MAT VEZIO
27	DERNIÈRE CHANCE	POLICE DES MŒURS
28	TRAFIC	DEAD OBIES
29	SUR LA RIVIÈRE	CANAW COCOTTE & COCOTTE PONDU
30	LAISSEZ-FAIRE	PALAIS

TA RADIO
CISM893.CA

La FAÉCUM soutient la réalisation de projets étudiants sur le campus de l'UdeM grâce à des subventions pouvant aller jusqu'à

2000 $

Date limite

31 janvier

FAÉCUM
FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Renseignements et formulaire disponibles au :
www.faecum.qc.ca/boursesetsubventions

Le contenu de la page 24 est la propriété de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*